

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

1ÈRE ANNÉE VOL. II.

MONTRÉAL, JEUDI, 30 JUIN 1870.

No. 8

SOMMAIRE du No. 8.—Juin, 30, 1870.

Agronomie.	
LA ROUTINE VAINCUE PAR LE PROGRÈS.—Première partie. Jean Duchesne dit Progrès et sa famille.....	113
FAITES DU FUMIER ET PRENEZ-EN SOIN.—Dr. Genand.....	114
GRAIN MOISI.—F. G.....	114
FENAISSON.—Mathieu de Dombasle.....	115
LE LIVRE AUX 100 LOUIS D'OR.—Les avantages de l'agriculture sur tous les arts et l'industrie. L'importance des Cultivateurs. Grande production des plus riches fumiers de fermes. Les moyens de produire quatre fois plus de fumier chaque année dans toutes les fermes.—Ficherie Dunan.....	116
MANIÈRE DE SOIGNER LES VEAUX QU'ON VEUT ÉLEVER.—Dr. Genand.....	120
LAVAGE ET TONTE DES MOUTONS.....	120
BONNE SOUPE POUR LES GORETS.—Dr. Genand.....	120
VERRUES SUR LE PIS DE LA VACHE.—F. G.....	120
USAGE DU ROULEAU SUR LES PRAIRIES.—Agricola.....	121
UN BON SECRET POUR LES CULTIVATEURS.—F. G.....	121
Notes de la Semaine.	
TRAVAUX DE LA SAISON.—Les cours d'eaux et fossés. Clôtures. Perches plates. Importance de la dessication du bois. Couper toutes les perches de longueur.—Varennes.....	121
APPARENCE DES GRAINS.....	122
GRAINS VERTS COMME ENGRAIS.—Agricola.....	122
FUMER LES PRAIRIES A LA SURFACE.—Agricola.....	122
POMMIERS.—A nos correspondants.....	122
CHOIX DES SEXES DANS LES VACHES.—F. G.....	122
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTÉ DE TERREBONNE.—A. Séguin.....	123
Horticulture.	
EXTRAIT DU LIVRE "LES ÉCONOMIES D'UN VIEUX JARDINIER.—Jardin fleuriste. Principes généraux. Primevères. Oreilles d'ours. Jacinthes. Crocus. Cinéraires. Bellis. Saxifrages. Anémones. Iris. Pelargonium. Mugnets. Narcisses. Lilas. Aubépine, etc. Myosotis. Phlox. Verveines. Pivoines.....	123
Economie Domestique.	
SIROP DE CAFÉ.—Aurèle.....	125
LESSIVE.....	126
Recettes utiles.	
POUR FUMER LA VIANDE.—F. G.....	126
POUR METTRE LE BARDEAU A L'ÉPREUVE DU FEU.—F. G.....	126
RECETTE POUR CONSERVER LE CUIR.—F. G.....	126
AIGUILLES.....	126
DE L'ENTRETIEN DES CHAUSSURES DE CHASSE.....	126
Illustrations.	
Manière de fendre les perches.—7 gravures.....	122
Les Verveines.....	125
Feuilleton.	
LE CHEMIN DE LA FORTUNE.—La loi de Lynch.....	126
LES MARCHÉS DE LA PROVINCE.....	127

Pour la Semaine Agricole. La Routine vaincue par le Progrès.

PREMIÈRE PARTIE.

II

JEAN DUCHESNE DIT PROGRÈS ET SA FAMILLE.

MILLE.

Dans la même commune, et non loin de l'habitation de Pierre Bourdin dit Routineau, demeurait la famille de Jean Progrès, qui avait reçu ce surnom, parcequ'il allait toujours en avant, et qu'il acceptait les nouvelles méthodes en agriculture, aussitôt qu'elles étaient reconnues comme avantageuses.

Son père, qui avait été soldat sous Napoléon I, avait reçu son congé à la suite de la perte d'un œil et de plusieurs autres blessures. De retour au pays, avec une petite pension de trente piastres, il s'était marié, et voulant reprendre l'état qu'il avait appris de son père, c'est-à-dire, devenir cultivateur, il avait acheté un champ, connu sous le nom de métairie de la Bruyère, où il vivait avec peine. Comme ce vieux brave avait parcouru l'Allemagne, où les paysans savent tous lire et cultivent bien leurs terres, il voulut que son fils su lire et écrire. Mais, comme il n'y avait pas d'école dans cet endroit, il se serait trouvé fort embarrassé, si une vieille dame, ruinée par la révolution, et qui habitait à environ un mile de chez lui, n'eût bien voulu se charger de l'éducation de son petit Jean.

Elle n'eut pas à regretter ses leçons, car son élève sut en profiter et lui témoigna toujours la plus vive reconnaissance.

L'hiver, pendant les longues soirées, le père Duchesne racontait tout ce qu'il avait vu et entendu en Allemagne, soit dans les batailles, soit en fait de culture. Le petit Jean écoutait de ses deux oreilles, ne perdait pas un mot, et se promettait bien, lorsqu'il serait le maître, de mettre en pratique la plus grande partie des choses qu'il avait entendues.

Bientôt ce bon fils eut la douleur de perdre sa mère, pendant que son vieux père était retenu à la maison, par suite de ses infirmités. Bientôt cet invalide céda son champ à son enfant, qui se

trouva ainsi dans la nécessité de se marier de bonne heure.

Il épousa la fille d'un fermier qui avait été assez heureuse pour apprendre à lire et à écrire, chez la même dame que lui : c'est là qu'ils avaient fait connaissance. Cette jeune fille, qui se nommait Marguerite, était très active et bonne ménagère ; elle élevait beaucoup de volailles, et comme son vieux beau-père lui avait dit qu'en Allemagne, il avait vu les cultivateurs faire des fromages, quoiqu'il ne se rappelât qu'en partie la méthode, l'intelligente Marguerite, profitant de ses conseils, parvint à en faire de très bons.

Elle en trouva facilement le débit à la ville voisine.

Jean, que nous appellerons désormais Progrès, puisqu'il n'était jamais nommé autrement dans le pays, eut deux fils de sa chère Marguerite. L'aîné, Marcel, était un charmant garçon, raisonnable, travailleur, désireux d'apprendre.

Il aimait avec passion à s'occuper des travaux de la terre. Encore tout petit, il tourmentait son père, pour lui laisser conduire la charrue.

Charles, le second fils, très intelligent aussi, était plus vif, plus turbulent que son frère ; il avait sans cesse la serpe et la scie à la main, faisait des petites maisons, les couvrait de planches, fabriquait de petites charrues, à sa mode. Enfin, tout annonçait qu'il choisirait un état où il pourrait travailler le bois.

Progrès qui sentait l'importance de l'instruction, ne voulut pas négliger d'envoyer ses enfants à l'école. Cependant, son champ, dont le sol n'était pas mauvais, mais dont la moitié était en bruyères, donnait un produit tout juste suffisant pour faire vivre la famille, payer le maître d'école, le charbon, le forgeron et les taxes.

Marguerite, avec ses fromages, trouvait le moyen de faire des épargnes pour les circonstances imprévues et les mauvais jours.

Marcel travailla avec son père, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Son frère Charles, qui en avait alors seize, travaillait aussi, mais c'était surtout à réparer les instruments d'agriculture. Il avait réussi à faire acheter par sa mère quelques outils, et on peut dire qu'il s'en servait avec adresse.

Ses parents virent bien qu'il ne fe-

rait jamais un bon laboureur, et qu'il fallait en faire un mécanicien. Il se décidèrent donc à le mettre en apprentissage. Ce qui le rendit très heureux.

Le champ de la Bruyère se composait de 100 arpents de terre, et autant de bruyères qui servait à faire pâturer les animaux.

Progrès avait deux mulets, deux bœufs, trois vaches et une trentaine de moutons. Progrès avait à son service une petite servante; car sa femme Marguerite, occupée de ses fromages une bonne partie du jour, ne pouvait pas aller au champ, et le temps qui lui restait, n'était pas de trop pour les soins de son ménage. Elle était fort active; chez elle, tout était reluisant de propreté; jamais un des membres de sa famille n'avait un vêtement déchiré, ses vaches étaient étrillées tous les jours. Elle filait le chanvre de leur récolte et une partie de la laine du troupeau. Qui eut vu cette intérieur eut cru cette famille riche.

Faites du fumier et prenez-en soin.

Je serais curieux de savoir ce qu'on néglige le plus souvent, ou de faire du fumier, ou d'en prendre soin quand on en a. Peu de cultivateurs, généralement parlant, s'appliquent sur la manière de se faire des engrais. Ils soignent leurs chevaux, bêtes à cornes, moutons et cochons avec une certaine quantité de foin, de paille et de grain. Ils savent qu'une partie de cette nourriture est retenue dans le corps de l'animal, et que le reste en est rejeté, imprégné de plus ou moins d'eau, qu'on appelle engrais, et que, mêlé à la terre, il augmente le rendement de la récolte. Voilà tout ce que l'on sait.

Mais qu'est-ce que le fumier et quelle est sa valeur? Faites cette question au premier cultivateur que vous rencontrerez, demandez-lui s'il a étudié ce sujet d'une manière sérieuse? Demandez-lui si un tonneau de paille qu'il aura enfouie par le labour fait un bon engrais? et il vous répondra que ça ne vaut pas grand-chose. Demandez lui, si, après qu'il aura fait manger ce tonneau de paille à ses bêtes, il se trouvera à avoir un bon engrais: en toute probabilité il vous répondra "Oui." S'il dit cela, il se trompera grandement: dans un cas comme dans l'autre ce n'est que de la paille. Si la paille ne vaut pas grand-chose comme engrais, il est bien certain qu'elle n'est pas meilleure, après qu'elle a passé par le corps d'un animal, qui n'ajoute absolument rien à cette paille; en cet état, il est plus aisé de l'appliquer à la terre, voilà tout; elle ne contient pas plus de matières nutritive pour les plantes; de fait, elle en contient moins, puisque l'animal en

a retiré une partie, quoiqu'il soit vrai de dire que cette matière nutritive de la paille n'a pas une grande valeur comme engrais.

Il y a quelques années je me rencontrai, à Montréal, avec un homme (un grand Yankee) qui offrait en vente un appareil patenté pour la cuisson de la nourriture; pour faire valoir les mérites de sa machine, il assurait que son usage augmentait la valeur du fumier, à tel point, que cette augmentation de valeur seule était suffisante pour payer les frais de cuisson du foin, de la paille, racines, &c. Quoique mon Yankee parlât sérieusement, je ne pus m'empêcher de lui rire au nez. J'essayai de lui faire comprendre, que si, la nourriture ne contenait pas les éléments nécessaires pour faire du bon engrais, aucune machine au monde ne pourrait en faire sortir; que si, un tonneau de paille ne contient que 5 lbs de nitrogène, le fumier qu'on en fera n'en contiendra pas plus. Je lui dis qu'il aurait beau la faire pourrir, cuire, ou en faire ce qu'il voudrait, il n'aurait que ses 5 lbs de nitrogène; qu'il ne pourrait pas faire un riche engrais avec une nourriture qui ne contenait pas les éléments nécessaires, quand bien même il la ferait cuire dans son appareil; et ajoutai-je. "Vous ne pouvez pas faire un siflet avec la queue d'un cochon" "Oui, repliqua-t-il, je suis capable, car il y a par chez nous une femme qui en a déjà fait" et il me quitta brusquement, bien persuadé qu'il avait le meilleur argument.

Mon désir en écrivant cet article est d'attirer l'attention des lecteurs de *La Semaine Agricole* sur l'importance du sujet, et les prier de se convaincre de cette vérité: que pour obtenir un riche engrais, il faut donner à ses animaux une riche nourriture. L'engrais fait avec 180 lbs de pois (3 minots) vaut plus que celui fait avec un tonneau (2000 livres) de paille. On fera un aussi bon fumier avec un tonneau de trèfle qu'avec quatre tonneaux de paille.

Je n'aimerais pas que l'on fut sous l'impression que je veux déprécier l'importance de la paille sur une terre; c'est un article précieux, indispensable même, pour l'alimentation économique des bêtes à cornes et des moutons, mais il ne faut pas croire que la paille seule puisse faire un bon engrais. M. A..... qui est un excellent cultivateur, et dont je m'estime d'être l'ami, a pour habitude de conserver soigneusement sa paille, et de l'étendre par lit dans ses cours, mais il nourrit abondamment ses animaux avec du grain, des tourteaux de graines de lin, du trèfle, etc., de cette façon, il fait un riche fumier. "Qu'est-ce que tu as mangé aujourd'hui pour dîner," demandait un jour un bon Paddy à un de ses amis. "De la viande

et des patates" répondit celui-ci. "Ma foi, c'est justement ce que j'ai moi-même mangé *sauf* la viande" reprit Pat. Beaucoup de cultivateurs sont aussi soigneux de leur paille que M. A....., et leur tas de fumier est aussi riche, *sauf* le nitrogène et l'ammoniaque des tourteaux de graine de lin, du blé d'inde et du trèfle. Quelqu'un demande quels sont les grains qui font le meilleur engrais? De toutes les plantes que nous cultivons, les fèves et les pois font le plus riche engrais. Le blé d'inde, l'orge, l'avoine, le blé n'en approchent que de moitié; le trèfle vient à la suite, puis le foin ordinaire qui est bien inférieur au trèfle, et en dernier lieu la paille, les sucets de blé d'inde, etc., Le pesat de pois et de fèves fait un riche engrais, car un tonneau de pesat vaut trois et quatre tonneaux de paille ordinaire.

Lorsque vous vous êtes fait un bon tas de fumier, prenez-en soin. De quelle manière? quelques-uns disent de le transporter à fur et à mesure sur les prairies et de l'étendre aussitôt. D'autres le conservent avec soin dans des fosses, d'autres font des abris: mais la grande majorité des cultivateurs le gardent dans les cours.

Mélez ensemble le fumier de tous vos animaux. Il y a des cultivateurs qui mettent en tas à part le fumier de cheval, ils ont grandement tort, car en le laissant trop chauffer il lui font perdre la plus grande partie de ses gazes: cette perte n'aura pas lieu si on y mêle le fumier de cochon, qui est froid, et par ce moyen on les améliorera tous les deux.

DR. GENAND.

Notre savant et dévoué collaborateur touchera de nouveau, nous l'espérons, la question de la valeur de la bonne paille pour l'alimentation économique du bétail. Tout en reconnaissant l'immense importance d'une nourriture riche pour le bétail, il n'en est pas moins vrai que dans une forme bien administrer on peut tirer beaucoup plus de profit de l'usage de la paille comme aliment que comme simple matière asséchante pour les cours, étables, etc; seulement il ne faut pas oublier qu'un régime à la paille seule est ruineux, tant pour les animaux que pour le cultivateur.

Nous reviendrons sur ce sujet.

Grain moisi.

Un procédé bien simple peut rendre au grain qui a moisi ou s'est détérioré en tas, sa valeur primitive. Il s'agit de verser de l'eau bouillante dessus, et de le laisser refroidir ensuite. Pendant l'opération, enlever soigneusement les saletés qui paraissent sur l'eau.

F. G.

Fenaison.

Le moment de faucher une prairie est celui où les plantes qui y abondent le plus et qui produisent le meilleur fourrage, commencent à être en pleine fleur : lorsqu'elles sont à ce point, quelques jours de retard font une différence très-considérable dans la qualité du fourrage, car toute plante qui a amené sa graine à maturité ne produit plus qu'un foin dur, peu savoureux et peu nourrissant pour le bétail ; et les meilleures plantes des prairies, principalement les graminées les plus précieuses, comme la phléole des prés, (mil) par exemple, passent, avec une rapidité étonnante, de la floraison à la maturité.

On doit apporter une grande attention au travail des faucheurs, pour qu'ils fauchent le plus près de terre qu'il est possible : un $\frac{1}{2}$ pouce de longueur de l'herbe près de terre produit bien plus de foin que trois ou quatre en haut des tiges, parce que l'herbe y est bien plus garnie : c'est pourquoi on éprouve une perte considérable dans le fauchage des prés où le sol n'est pas bien uni, où on a négligé d'étendre les taupinières et les fourmilières, où on a laissé des pierres, etc.

La fenaison exige un grand nombre de bras. Ici, l'économie de quelques journées serait fort mal entendue ; il est nécessaire d'avoir, en quelque sorte, une surabondance d'ouvriers ; car il arrive très-souvent, dans les saisons où le temps n'est pas parfaitement au beau, que le salut de la récolte, ou au moins sa bonne qualité, dépend de la promptitude avec laquelle se fait la manœuvre, soit pour étendre et retourner le foin, lorsque le soleil se montre, soit pour le mettre en tas à l'approche de la pluie. Il est fort important que le foin soit suffisamment sec lorsqu'on le serre, mais il importe beaucoup aussi qu'il ne le soit pas trop : quelques heures d'exposition au grand soleil, lorsque le foin est déjà assez sec, lui ôtent une grande partie de son parfum et de ses bonnes qualités.

Tant que l'herbe est verte, et pour ainsi dire encore vivante, les pluies ne lui enlèvent aucun suc et lui font peu de tort ; elle peut rester en andains pendant quelques jours, avec le soin de retourner seulement les andains sans les étendre, si l'on s'aperçoit que le dessous jaunit ; c'est le parti le plus prudent lorsque le temps est à la pluie.

Lorsque les andains ont été étendus et que l'herbe a un commencement de dessiccation, on doit apporter le plus grand soin à éviter qu'elle soit exposée à une ondée de pluie ou à la rosée de la nuit, autrement qu'en tas ; dans tout le cours de la fenaison, aucune portion d'herbe ou de foin, dans

les divers degrés de sa dessiccation, ne doit jamais passer la nuit étendue sur le sol ; et l'on doit tout mettre en œuvre pour éviter que le foin reçoive jamais une ondée dans cette position. On fait les tas très-petits lorsque la dessiccation commence, et à mesure qu'elle s'avance on en augmente le volume. A chaque intervalle de beau temps, on étend les tas, petits et gros : on retourne fréquemment le foin, pour le mettre promptement en tas, le soir, ou lorsque la pluie s'annonce.

En mettant à cette manœuvre de l'intelligence et beaucoup d'activité, un cultivateur pourra être assuré, non pas de faire du foin de première qualité dans certaines saisons où la fenaison est contrariée par des pluies opiniâtres, mais du moins de n'en avoir jamais de gâté. Son foin pourra être de moins belle apparence, mais il perdra peu, sous le rapport de la qualité nutritive pour le bétail.

Lorsque le temps est fixement au beau, l'opération marche pour ainsi dire seule ; mais c'est alors qu'il est le plus nécessaire d'avoir un grand nombre de bras pour retourner promptement le foin, dès que le dessus est parvenu à un certain degré de dessiccation, ou pour le mettre en tas, aussitôt qu'il est suffisamment sec. (1)

Dans toutes ces opérations, un cultivateur ne peut que bien rarement s'en rapporter au soin de ses domestiques, et rien ne peut ici, pas plus que dans tant d'autres détails de la culture, remplacer *l'œil du maître*.

L'usage des chariots attelés d'un seul cheval présente, d'après une longue expérience, le moyen d'accélérer encore cette besogne ; mais il exige un plus grand nombre de chariots. Pour quatre chevaux attelés, il faut, si l'on veut que le service ne chôme jamais, employer six ou sept chariots ; aussitôt qu'un chariot chargé est arrivé dans la cour de la ferme, on dételle le cheval et on l'attelle à un chariot vide pour retourner au pré. Après avoir pendant vingt ans, pratiqué exclusivement cet usage, je suis resté convaincu qu'il offre, pour tous les travaux d'une ferme, le moyen d'obtenir des chevaux la plus grande quantité d'ouvrage possible. En supposant une distance moyenne d'un demi-quart de lieue des champs à la maison, c'est-à-dire que chaque voyage exige pour l'aller et le retour quinze à vingt minutes, on peut très-facilement, dans une journée de travail de dix heures, rentrer avec cinq chevaux trois mille bottes de foin ou soixante charges de grain.

(1) Dans les fermes considérables on trouvera la fanéuse mécanique tout aussi utile que la faucheuse. Nous la considérons indispensable au grand propriétaire qui veut faire ses foins dans les meilleures conditions et à meilleur marché. [Red. S. A.]

Ces jours-là, et gens et chevaux doivent prendre leurs repas à *la husarde*, il n'est pas question de diner, il faut rentrer le foin. En organisant le service avec intelligence, on fait beaucoup d'ouvrage dans une journée. Ce n'est pas l'activité seule qui est nécessaire ici, il faut mettre beaucoup d'attention à distribuer de la manière la plus convenable les ouvriers qu'on emploie : le nombre de ceux qui chargent, qui déchargent, qui retournent le foin, qui l'amassent en tas, les attelages, tout cela doit être proportionné de manière que rien ne chôme, et qu'un travail ne nuise pas à l'autre. Si l'on examine la manière dont ces travaux sont exécutés dans la plupart des exploitations rurales, on y trouvera bien rarement cet ordre qui peut seul assurer la célérité du service et l'économie de la main-d'œuvre.

Il y a des pays où l'on conserve le foin en meules exposées à l'air ; dans d'autres, on le met dans des granges ou dans des greniers, ordinairement au-dessus des étables. La première méthode présente des avantages réels ; non-seulement elle exige beaucoup moins de dépenses en bâtiments, mais le foin se conserve beaucoup mieux et plus longtemps dans les meules bien faites que dans les bâtiments couverts. Dans les pays où l'une et l'autre méthode sont en usage, on sait distinguer à l'odeur le foin de meule de celui qui a été conservé à couvert ; le premier se paye toujours un peu plus cher sur les marchés. Cependant on ne doit pas se dissimuler que la construction des meules exige plus de travail, et présente souvent de l'embaras dans les saisons pluvieuses, parce que le foin n'est en sûreté contre la pluie que lorsque la meule est terminée, et qu'on n'est pas toujours assuré qu'il n'en surviendra pas pendant qu'on la construit.

On fait les meules rondes ou carrées, ou sous la forme d'un carré long, dont une des petites faces est tournée du côté d'où vient ordinairement la pluie. Ce que je pourrais dire ici sur la manière de construire les meules ne pourrait suffire pour mettre le lecteur en état de les exécuter convenablement ; les personnes qui voudraient introduire chez elles cette méthode ne peuvent mieux faire que de faire venir un homme exercé des pays où cette pratique est en usage.

Soit qu'on mette le foin en meules ou dans des greniers, il est fort important de presser, de tasser la masse bien également à mesure qu'on la forme. Souvent on fait faire cette opération par des enfants, qui s'en acquittent fort mal ; on doit, au contraire, confier cette besogne à des ouvriers soigneux. Le foin entassé subit toujours une fermentation plus ou moins forte, fermentation très-utile

pour sa bonne qualité, et qui s'opère très-inégalement lorsque la masse est tassée plus fortement sur quelques points que sur d'autres. Si le foin n'est pas très-sec, la moisissure, la pourriture ou l'inflammation se manifestent toujours, soit à la surface de la masse, qui dans les greniers est ordinairement mal tassée, soit dans les parties qui n'ont pas été assez serrées et où l'air a pu pénétrer. Lorsqu'au contraire la masse est tassée bien également, surtout si l'on a soin de la couvrir entièrement d'un lit de paille, et de fermer les volets du grenier pour que l'air n'y joue pas, elle peut bien s'échauffer et *suer*; mais elle se desséchera bientôt. Peut-être le foin brunira-t-il, s'il a été rentré un peu trop humide, mais cela ne lui fera rien perdre de sa qualité; la moisissure ni l'inflammation ne sont pas à craindre si l'air ne peut pénétrer dans la masse, pourvu que le foin n'ait pas été rentré dans un état d'humidité tel que la forte chaleur qui s'y développe ne soit pas suffisante pour en opérer l'évaporation.

Autrefois, on croyait qu'il était utile de ménager dans les masses de foin des courants d'air au moyen de lits de fagots ou d'espèces de cheminées qu'on y pratiquait; mais dans les pays où l'on apporte le plus de soin à la conservation du fourrage, comme en Belgique, dans le Palatinat, le pays de Hanovre, et tout le nord de l'Allemagne, on a reconnu depuis très-longtemps que cette opération était fondée sur un faux principe: ainsi, on a soin d'intercepter le mieux qu'on le peut l'introduction de l'air dans les meules, en tassant très-fortement le pourtour: on préfère, par cette raison, les toits en paille, qui recouvre immédiatement la meule, aux toits mobiles, qui laissent de l'intervalle au-dessous d'eux: pour le foin qu'on rentre dans les greniers, on prend des soins dirigés d'après les mêmes principes.

Dans les contrées que je viens de nommer, on fait même souvent ce qu'on appelle du *foin brun*: pour cela, on entasse le foin en meules bien serrées, lorsqu'il n'est encore qu'imparfaitement sec; une prompte et forte chaleur se manifeste, et toute la meule sue et s'affaisse de manière à se réduire à un volume beaucoup moindre; elle ne tarde pas alors à se dessécher, et le foin se trouve comprimé en une masse brune, dure, et qui ressemble à de la tourbe: on ne peut plus en tirer qu'en le coupant avec des couteaux, des bêches bien tranchantes, ou des haches. L'opinion d'un grand nombre de cultivateurs est que ce foin brun est plus profitable aux bestiaux que le foin vert; tout le monde est d'accord qu'il vaut mieux pour l'engraissement des bœufs.

Sans pousser les choses aussi loin que dans ce dernier procédé, dont l'exécution est fort délicate pour les

personnes qui n'en ont pas l'habitude, il est certain que la fermentation est toujours utile au foin, et que toujours elle se produit, dans les masses de foin nouveau, à un degré plus ou moins fort, excepté peut-être lorsque le foin a été rentré excessivement sec, car aucune fermentation ne peut s'opérer sans un peu d'humidité; mais alors le fourrage est d'une qualité inférieure.

L'art de diriger la fermentation du foin est une partie importante des connaissances que doit posséder un cultivateur; les principes de cette art se bornent à rentrer le fourrage au degré de dessiccation nécessaire pour produire le degré de fermentation qu'on désire, à tasser la masse uniformément dans toutes ses parties, et, dans tous les cas, à empêcher, autant que possible, l'introduction de l'air dans la masse.

Les principes que j'énonce ici sont très-différents de ceux qu'on a souvent recommandés; mais je les présente avec confiance, parce qu'une longue expérience m'en a démontré la justesse.

MATHIEU DE DONBALSLE.

Le livre aux 100 louis d'or.

Nous continuons nos extraits de cet excellent livre en y faisant quelques changements et notes que nous croyons nécessaires. On se procure ce livre chez MM. Rolland, Montréal, pour 15 centins, (18 centins par la poste).

I

Les avantages de l'agriculture sur tous les arts et l'industrie. — L'importance des Cultivateurs. — Grande production des plus riches fumiers de fermes. — Les moyens de produire quatre fois plus de fumier chaque année dans toutes les fermes.

D. Quels sont les avantages de l'agriculture sur les autres industries?

R. L'agriculture rend les plus grands services à la société. Elle fertilise les pays, nourrit le monde, offre le plus de consolation et donne la plus longue existence.

L'agriculture donne la force, la santé et la fortune; des goûts simples, des habitudes heureuses, des mœurs pures, des pensées honnêtes, des sentiments élevés. L'agriculture promet la joie de l'âme, la paix du cœur, le calme de l'esprit et la tranquillité de la conscience.

D. Les Cultivateurs sont-ils bien nécessaires à la société?

R. Oui, car les cultivateurs forment la classe la plus nombreuse, la plus tranquille et la plus nécessaire de la société. Ce sont eux qui nourrissent le peuple.

Le Cultivateur vit tranquille du

fruit de ses travaux. C'est le plus ferme soutien du gouvernement, et à son premier appel, il dépose la charrue et court aux armes pour défendre et sauver l'honneur de la patrie.

D. La profession de Cultivateur est-elle bonne? peut-elle rendre riche et heureux?

R. Oui, la profession de Cultivateur est la meilleure et la plus avantageuse de toutes les professions, car le Cultivateur peut s'enrichir rapidement et être très-heureux en cultivant la terre, *mais à la condition qu'il connaîtra bien son métier et qu'il travaillera avec goût, intelligence et raisonnement.*

D. Quelle est la connaissance la plus nécessaire au Cultivateur pour s'enrichir et être heureux?

R. C'est la connaissance de la grande production des riches fumiers de ferme.

Le Cultivateur qui veut résolument savoir s'enrichir, doit commencer par étudier les moyens de produire les bons fumiers, de les soigner, d'en augmenter la quantité et la richesse par tous les moyens en son pouvoir.

D. La connaissance de la grande production des bons fumiers suffit-elle pour s'enrichir en agriculture?

R. Le Cultivateur qui ne laissera rien perdre de ce qui peut augmenter la richesse et la fertilité de ses terres; qui saura préparer, chaque année, quatre fois plus de riche fumier pour ses champs et quatre fois plus de riche terreau pour ses prés, celui-là s'enrichira sûrement, rapidement; il sera heureux, et, par le bon exemple qu'il donnera à ses enfants, il préparera la richesse et le bonheur de sa famille.

D. N'y a-t-il pas des améliorations agricoles encore plus nécessaires au Cultivateur que celles des fumiers, pour assurer sa richesse?

R. Non, il n'y a pas d'amélioration en agriculture aussi importante, aussi nécessaire que celle des fumiers, car il est à remarquer que tous les cultivateurs qui prennent grand soin des fumiers, prennent également soin de leurs terres, de leurs prés, de leur bétail. On a constaté que tout était bien, dans les fermes où on traite parfaitement les fumiers; tout annonce le bien-être et la richesse du cultivateur: c'est une vérité incontestable.

D. Le Cultivateur qui néglige son tas de fumier et laisse perdre, devant ses yeux, les plus riches engrais de sa ferme, ne peut donc pas s'enrichir ni être heureux?

R. Le Cultivateur qui néglige son tas de fumier et laisse perdre, journellement, devant ses yeux, le purin, l'urine qui sort des étables, des écuries et l'engrais humain, en un mot, qui laisse perdre, la plus riche partie des engrais de sa ferme, et la meilleure nourriture de ses terres, celui-là doit être, assurément, ou un ignorant, ou

un paresseux : c'est un mauvais Cultivateur, un mauvais ouvrier, il ne sait pas son métier, ou il veut le mal faire. Ce mauvais Cultivateur, qui se moque ainsi de sa terre, se ruinera tôt ou tard. Il ne peut pas être heureux, et, par le mauvais exemple de négligence et de désordre qu'il donne à ses enfants, il prépare le malheur de sa famille.

D. Quel moyen doit employer le Cultivateur pour augmenter la quantité et la richesse de ses fumiers.

R. Il doit d'abord entourrer le tas de fumier d'une rigole, et creuser un grand réservoir (1) où viendra s'écouler tout le purin, le jus de fumier.

Le réservoir doit être bien garni dans l'intérieur avec de la terre glaise, pour empêcher le bon purin de se perdre en pénétrant dans la terre.

Il faut couvrir le réservoir à purin avec de fortes planches, pour que rien ne tombe dedans.

Aussitôt que le cultivateur aura fait cette première amélioration, sa richesse et son bonheur commenceront pour lui.

D. Que faut-il faire pour l'emplacement, comment faut-il préparer le tas de fumier et quel soin faut-il en prendre ?

R. L'emplacement du fumier doit être garni de terre glaise. Il faut mettre une couche de terre sèche mêlée d'un peu de chaux entre chaque couche de fumier, et terminer le tas par une forte couche de terre, pour recevoir toutes les vapeurs fertilisantes du fumier ; ensuite, on fera des trous sur le fumier avec un piquet de bois, puis on arrosera fortement tout le tas avec le bon purin du grand réservoir.

Par ce moyen, en trois semaines de fermentation, on obtient un fumier deux fois plus riche et qui double toutes les récoltes.

C'est un bon moyen de s'enrichir et qu'il ne faut pas négliger.

D. Quel moyen faut-il employer pour entretenir le grand réservoir toujours plein de bon purin, afin de pouvoir arroser ses fumiers à volonté ?

R. Il faut avoir soin, à mesure qu'on retire le purin du réservoir, d'y remettre de suite de l'eau, du fumier frais, de la chaux, du plâtre, du sel, des cendres, de la suie, du fumier de latrine,

(1) Nous croyons devoir remarquer que la construction d'une fosse à purin offre, à cause de notre climat, des difficultés très sérieuses et en conséquence nous devons mettre sur leurs gardes les cultivateurs desirieux de pratiquer cette amélioration. Avant de la recommander d'une manière formelle, nous tiendrions à connaître l'expérience des hommes pratiques sur ce sujet. Celles que nous avons faites nous-même nous porte à croire qu'il est très difficile de faire, sans de grands frais, une fosse de purin capable de retenir tous les engrais liquides et qui, cependant, n'offrirait pas l'immense inconvénient de se remplir d'eau de pluie ou de neige. On verra plus loin que l'auteur recommande une excellente manière d'obtenir ce résultat, mais il exige des frais assez considérables. [Red. S. A.]

du fumier de poule, et toutes les bouses et crottins qu'on ramassera dans la cour : tout cela étant bien brassé avec l'eau, donnera un riche purin, qui augmentera beaucoup la richesse des fumiers et des terreaux.

Les légumes et les racines des arbres fruitiers, arrosés avec ce bon purin, par un temps pluvieux, donnent des profits considérables.

Tous les cultivateurs, tous les jardiniers, maraîchers et fleuristes, devraient avoir un grand réservoir constamment plein de ce riche engrais, ils doubleraient leurs profits.

D. Que faut-il faire pour empêcher l'eau des grandes pluies et des orages d'aller au pied du tas de fumier et se mêler au bon purin du réservoir ?

R. Il faut entourrer le tas de fumier et le réservoir à purin d'une forte jetée, afin d'empêcher l'eau d'y approcher ; mais avant tout, il faut dresser les mauvaises cours, combler les creux, faire des rigoles, des ruisseaux, pour assainir les cours et les habitations, en creusant le grand réservoir à purin ; les débris serviront à dresser la cour ; il faut absolument, pour s'enrichir et vivre heureux, avoir une cour sèche, unie et propre ; il faut que la cour et les abords de la maison, des étables, des écuries et porcheries, soient aussi unis, aussi bien empierrés, aussi solides qu'une grande route bien entretenue ; il ne faut plus voir une goutte d'urine sortir des étables, du fumier traîner dans la cour.

C'est encore un moyen assuré de s'enrichir et d'être heureux.

D. Pour arroser les fumiers et les terreaux avec le purin, cela ne demande-t-il pas trop de peine, de soins et de temps ?

R. Les soins et le temps passés à augmenter et à enrichir les fumiers, en les mêlant avec plusieurs sortes de terres et en les arrosant abondamment avec le riche purin, ont toujours et partout donné aux Cultivateurs des profits considérables. On a prouvé qu'il n'y avait pas de travaux en agriculture qui donnaient d'aussi grands bénéfices, et jamais aucun Cultivateur ne s'est plaint d'avoir trop travaillé à augmenter la quantité et la richesse de ses fumiers et de ses terreaux ; tous ceux qui l'on fait se sont enrichis ; et puis il ne faut pas s'imaginer pouvoir s'enrichir rapidement sans se donner un peu de peine.

D. Quels sont les autres moyens d'augmenter les fumiers de la ferme ?

R. Il faut s'occuper de suite de bâtir de grandes latrines, très-commodes, derrière la maison. C'est facile. (1)

(1) Ces constructions coûtent peu de chose, il faut seulement les élever suffisamment pour qu'on puisse les voir facilement. Dans ce but le plancher pourrait être à 2 ou 3 pieds de terre. Quelques planches mobiles en arrière permettrait de les vider sans trouble par l'extérieur de la bâtisse. [Red. S. A.]

Le maître doit donner la consigne à tous les gens de la ferme d'aller dans ces lieux, afin de ne plus perdre les engrais.

Il faut mettre dans le coin des latrines un tas de terre sèche, mêlée de cendres, de plâtre et de suie, que l'on répand à mesure sur les matières et les urines, afin d'enlever la mauvaise odeur et d'augmenter encore ce bon engrais-poudrette.

Voilà encore un moyen de s'enrichir.

D. Quels sont les autres moyens d'augmenter les fumiers de la ferme ?

R. Il faut se presser de bâtir un grand hangar (ou remise) près de l'étable ; il peut être construit très-simplement et à bon marché. Ce grand hangar doit servir à mettre à l'abri des quantités de pelées de gazon et de terres sèches, de toutes espèces, de toutes couleurs ; des terres que l'on prend autour des champs, près des haies ; il ne faut jamais revenir à la maison avec la charrette vide. Quand on porte une charrette de fumier, il faut toujours rapporter des pelées de gazon et des terres, et les mettre à l'abri sous le grand hangar ; plus on en apportera, plus on s'enrichira : c'est assuré. (2)

D. Que fera le Cultivateur, de ces grandes quantités de terre ?

R. Tous les mois, après avoir sorti le fumier des étables, il laissera un peu de fumier pailleux dans le fond, et il étendra par-dessus une forte couche de terre et de pelées de gazon, qu'il prendra sous le grand hangar. Lorsqu'il aura bien étendu la terre, il étendra la litière de paille par-dessus [Ce système suppose des étables sans planchers les animaux restent sur leur fumier. Pour le rendre profitable et propre, il faut une grande quantité de terre sèche placée à proximité et à l'abri, il faut aussi d'abondantes litières. Mais en revanche on obtient un fumier très-précieux. Plusieurs cultivateurs canadiens pratiquent ce procédé avec le plus grand succès. Mais nous le répétons il faut beaucoup de litière pour obtenir la propriété indispensable au bon entretien des étables.—Red. S. A.]

Il faut en faire autant sous les moutons, sous les cochons ; partout, il faut mettre des terres dans le fond des étables, afin que pas une goutte d'urine ne soit perdue ; et puis, on a constaté que la terre sèche retient les gaz fertilisants ; que les étables sont plus saines, que le bétail se porte mieux et donne plus de profit.

Il faut aussi penser à mettre des terres sèches sous les poules et dans le

(2) Il est bon d'observer que si la terre y est entrée très sèche et que la bâtisse soit étanche, la terre sèche ne gèlera pas assez pour qu'on ne puisse s'en servir dans les écuries, etc., etc., pendant l'hiver. C'est, à notre avis, le meilleur moyen de conserver et d'augmenter nos fumiers. [Red. S. A.]

fond des latrines ; tous les mois il faut vider les étables et sortir les fumiers de dessous toutes les bêtes et ne jamais négliger d'y étendre au fond, de suite, une autre forte couche de terre, de terreaux, et mettre la paille par dessus.

D. Les fumiers étant ainsi mêlés de terre, de sable et de pellées de gazon, ne seront-ils pas trop lourds, trop difficiles à sortir des écuries et à charger dans les charrettes ?

R. Sans doute. Le fumier mêlé de terre sera plus lourd, plus difficile à transporter ; mais il s'agit de s'enrichir rapidement, et on ne s'enrichit pas sans peine.

Mais, si le fumier, mêlé de terre, est plus difficile à sortir des étables et à charger, s'il est plus lourd, en récompense il est beaucoup plus riche, plus nourrissant, plus fortifiant. L'azote, l'ammoniac et les sels fertilisants unis à la chaux et au plâtre, dont il est saturé, vont sûrement doubler toutes les récoltes du Cultivateur ; et puis, le nouveau fumier est plus facile à diviser et à étendre également sur tout le champ, la charrue l'enterre plus facilement : toute cette terre, saturée d'urine, de chaux et de sel, fait sur les champs l'effet du levain dans la pâte du boulanger. Toute la surface du champ est en fermentation ; il amende et graisse tout à la fois, il attire l'engrais du ciel et de la terre ; il donne une grande force à la paille des blés qui ne sont plus si sujets à verser, et les grains sont plus lourds. Partout, où l'on fait usage de ce nouveau fumier préparé avec soin, les bénéfices sont surprenants.

C'est un moyen assuré de s'enrichir rapidement en cultivant la terre, et qu'il ne faut pas négliger.

D. Les cultures fourragères et les racines se trouvent-elles bien de ce fumier mêlé de terre saturée d'urine, de chaux, de plâtre et de sel ?

R. Le nouveau fumier, mêlé de terre saturée, donne d'énormes récoltes de choux, de batteraves, de rutabagas, de carottes, de navets, de pommes de terre, de trèfles, de luzerne, de ray-gras, de citrouilles, de maïs, de topinambours, de pois, de haricots, d'artichauts, d'asperges, de salsifis, de cantaloups, de melons, d'ognons, de poireaux, de fraises, etc. On a fait des expériences sur des légumes et salades de toutes espèces ; ils ont dépassé ceux qui avaient été semés et plantés en même temps sur le fumier de cheval, qui coûte six fois plus cher. Cependant, les produits du fumier terreux ont été bien supérieurs en beauté et en qualité.

On a remarqué qu'une charretée du nouveau fumier mêlé de terre donnait plus de profit que trois charretées de fumiers négligés.

Aussi, tout Cultivateur ou jardinier

qui veut s'enrichir et être heureux, doit faire le nouveau fumier.

D. Le fumier de ferme, mêlé de terre saturée d'urine, est-il utile aux arbres fruitiers ?

R. Le nouveau fumier étant répandu sur les racines des arbres fruitiers et sur les racines de la vigne, augmente d'une manière très-sensible la quantité des fruits et la vigueur des arbres. C'est surtout sur la vigne que la différence est énorme.

Le salpêtre, uni à la chaux, dans le nouveau fumier, forme un sel très-abondant qui chasse et détruit le vers des hannetons et les insectes qui portent dommage aux arbres et aux légumes.

On vient de constater aux alentours de Paris, de Rennes et de Nantes, que les choux-pommes sont très-supérieurs et que les pommes de terre n'ont aucune tache ni piqûre, sur le fumier mêlé de terre saturée. Les plus habiles horticulteurs et les fleuristes ont reconnu la supériorité du nouveau fumier pour les plantes les plus délicates et les fleurs.

Il faut donc être bien ennemi de ses intérêts pour ne pas s'empresse de fabriquer ce nouveau fumier, afin d'en faire l'épreuve.

D. La préparation du fumier mêlé de terre est-elle difficile et coûteuse ?

[Il est bon de se rappeler que les fumiers faits sous les animaux et mélangés de terre dans l'été comme il est indiqué plus haut, peuvent très-bien se passer d'arrosage. La fosse à fumier n'est donc pas indispensable pour obtenir une très-grande et très-excellente addition à nos fumiers.—Red. S. A.]

R. Rien de plus facile que de préparer des quantités de fumier mêlé de terre ; il suffit de creuser un réservoir, comme nous l'avons dit plus haut, dans les fermes ; mais, pour les jardins, on peut enterrer une terrine ou un baquet, ou une grande caisse en fortes planches bien jointes, bien goudronnées ; il y a des réservoirs en bois qui contiennent plus de mille gallons de purin.

Le purin est très-facile à faire avec de l'eau, de la chaux, du plâtre, du sel, de la suie, des cendres et du fumier de latrines. Un peu de fumier ou d'urine de vache ou de cheval est très-utile pour enrichir le purin ; si on veut l'enrichir encore davantage, on y mélangera du bon guano du Pérou, alors le purin aura une très-grande puissance fertilisante.

Pour la composition du fumier, c'est aussi facile. Il suffit d'entasser près du réservoir à purin du fumier, couche par couche, avec plusieurs espèces de terres sèches mélangées. Chaque couche sera saupoudrée avec un mélange de chaux, plâtre, sel et suie. Toutes les ratelées, les mauvaises herbes, les débris et épluchures seront étendus dans les couches, le

tout sera recouvert d'une forte couche de terre ; on fera des trous avec un piquet et on arrosera abondamment avec le bon purin : voilà tout le secret. Il faudrait avoir bien peu d'intelligence pour être embarrassé dans cette préparation des riches fumiers, préparation facile dans les plus grandes fermes comme dans les plus petits jardins. Ce fumier doit être coupé avec une tranche pour mêler les couches, après cinq ou six arrosages : dans l'espace de quinze jours, le fumier est terminé ; on peut s'en servir pour toute production et sur toute espèce de terre. [On se rappellera que ces avis sont écrits pour la France, où le climat est ordinairement très-sec. Dans les sécheresses, on trouvera très-avantageux d'arroser les fumiers pailleux, ou trop chauds qui seraient exposés à blanchir, ce qui diminuerait énormément leur valeur. Une grande fosse, près de la cour, pourrait être aménagée de manière à collecter toutes les matières entraînées par les pluies, qu'on emploierait ensuite à arroser les fumiers trop secs. Nous espérons que ceux qui ont de l'expérience sur ce sujet ne manqueront pas de le traiter dans nos colonnes.—Red. S. A.]

D. Quels sont les autres moyens d'augmenter la richesse des fumiers et des terreaux ?

R. Il faut avoir toujours à l'abri, sous le hangar, ou dans la grange, un mélange de chaux, plâtre, cendres, sel et suie ; ce mélange est très-utile pour répandre entre chaque couche de fumier quand on monte le tas. Il est utile pour enrichir le purin, à mesure qu'on y ajoute de l'eau ; il est très-utile aussi pour fabriquer des terreaux sous le hangar.

Cependant, le Cultivateur trop pauvre pour acheter quelques barriques de chaux, quelques centins de plâtre, de suie et de sel, s'enrichira quand même avec de la terre seule, dans ses fumiers d'étables, de latrines et de poules dans son purin ; mais il ne s'enrichira pas si promptement, parce que son fumier et ses terreaux ne seront pas si riches. C'est facile à comprendre, la terre rend comme on lui donne ; si on lui donne un riche fumier, elle rend de riches récoltes ; mais si on lui donne de pauvres fumiers des rues, lavés et desséchés, elle rend de pauvres récoltes.

D. Quels moyens doit employer le Cultivateur pour augmenter, chaque jour, la quantité de ses fumiers ?

R. Le Cultivateur qui veut résolument s'enrichir promptement et être heureux, doit établir deux tas de fumier : un de chaque côté du grand réservoir à purin. Par ce moyen, il aura toujours un tas de fumier fini et qui devra être enlevé le plus promptement possible, et un autre en commencement, mais toujours couvert d'une couche de terre.

Le Cultivateur prendra la bonne habitude, tous les matins, avant d'aller travailler aux champs, de sortir de l'étable quelques brouettées de fumier, le plus gras possible, de l'étendre sur le tas de fumier en commencement, et de suite il recouvrira ce fumier d'une couche de terre prise sous le hangar ; il fera exactement le même ouvrage tous les soirs après la journée, ayant soin d'arroser le tout au moins deux fois la semaine avec le riche purin du grand réservoir ; par ce moyen, on peut compter une heure d'ouvrage, matin et soir, 2 fr. d'augmentation de bon fumier chaque jour, 12 fr. par semaine, 48 fr. par mois, et 100 louis d'or de 5 fr. par an, c'est-à-dire 500 fr., valeur en bon fumier.

Tout Cultivateur sait bien qu'un tas de fumier vaut un tas de louis d'or. Il faut donc augmenter les tas de fumier le plus possible.

Les cultivateurs ne font jamais assez de fumier, et ils n'en feront jamais trop ; mais, cependant, qu'ils essaient, à passer plus de temps à faire plus de fumier, et ils verront avec quelle rapidité ils s'enrichiront.

D. Quels sont les autres moyens d'augmenter les fumiers ?

R. Aussitôt qu'on aura gagné quelques centaines de francs, il faudra faire bâtir des hangars plus solides et plus grands ; on creusera une grande fosse sous ces hangars et on y étendra, couche par couche, du fumier et des terres toujours saupoudrées du mélange de chaux, plâtre, sel, cendres et suie. Lorsque la fosse sera pleine, on fera des trous avec un piquet, on arrosera abondamment ce mélange avec le bon purin du grand réservoir, et on étendra de la terre sur le tout ; ensuite, on pourra marcher, travailler sur ce fumier comme si rien n'était : il sera au niveau du sol. Trois mois après, on retirera de la fosse un très-riche engrais concentré, qui ira porter, sur les champs, la fertilité, la richesse et l'abondance. On recommencera aussitôt à remplir la grande fosse, et cela quatre fois dans l'année.

Le plus riche fumier de France se fait à Melle, département des Deux-Sèvres ; il se fait de cette manière : dans des caves et sous des hangars.

C'est encore un moyen de s'enrichir qu'il ne faut pas négliger.

D. Par quels moyens la bonne ménagère peut-elle aider à augmenter la quantité et la richesse des fumiers de la ferme ?

R. La bonne ménagère fera bien attention de vider, dans le grand réservoir à purin, les eaux du savonage et de la lessive, et tous les matins, les pots de nuits qu'elle doit mettre sous chaque lit de la maison ; il ne faut plus perdre les urines, c'est un riche engrais pour la terre.

La bonne ménagère doit prendre

l'habitude de faire lever toutes les vaches et toutes les bêtes un quart-d'heure avant de les détacher pour les envoyer aux champs ; par ce moyen, les bêtes se vident dans l'étable et ne perdent pas autant de bon engrais dans les cours et les chemins (2 sous d'engrais gagné chaque jour, font \$6 07ct au bout de l'année). Pendant que les bêtes sont aux champs, il faut veiller que la litière soit faite avec soin et raisonnement ; il faut bien étendre les bouses et la paille également.

La litière bien faite augmente beaucoup la quantité et la richesse du fumier ; il ne faut donc pas négliger ce moyen de richesse.

D. Est-ce une bonne habitude de faire du fumier dans les rues, dans la cour et autour de la maison ?

R. Non, c'est une très-mauvaise habitude, qu'il faut absolument mettre de côté, si l'on veut s'enrichir et vivre heureux, en cultivant la terre, parce que le fumier des rues est un pauvre fumier, qui vient appauvrir celui de l'étable, que l'on y mélange. Ce fumier entretient des boubiers, des creux, dans les cours, des eaux croupissantes et toute espèce de malpropreté insalubre dans la cour, près des demeures, aux abords des étables, écuries ; souvent même on ne sait pas où mettre les pieds, ce qui entretient l'habitude du désordre, de la malpropreté et de l'insouciance, cause la perte des engrais, l'insalubrité des demeures et beaucoup de misère.

Pour toutes ces raisons, on ne fera plus de fumier dans les cours et dans les chemins ; on réservera toutes les feuilles, bruyère, fougère, lande et genêt, pour mettre dans les étables sous les bêtes.

La cour de la ferme doit être dressée et entretenue propre ; jamais aucune espèce de litière à traîner. Aussitôt qu'on apercevra une bouse ou du crottin de cheval, il faut aller immédiatement les ramasser, et les jeter dans le réservoir à purin.

Le maître et la maîtresse de la ferme doivent donner les premiers l'exemple à leurs enfants, de la propreté et du soin des engrais. C'est par là que l'on reconnaît le bon Cultivateur qui connaît son métier ; d'ailleurs, c'est le plus sûr moyen de s'enrichir rapidement en cultivant la terre.

D. Comment faut-il préparer les fumiers avec des feuilles dans le coin des champs ?

R. Les feuilles doivent être mêlées avec moitié de terre et un peu de chaux, quand on les met en tas au coin des champs ; par ce moyen elles pourrissent mieux, lorsqu'on les mélange avec le fumier, il faut bien fouler ce fumier de feuilles et le recouvrir d'une forte couche de terre ; il ne faut pas oublier de venir arroser le fumier, avec le bon purin du grand réservoir, qu'on apportera dans une barrique.

C'est le vrai moyen de s'enrichir en cultivant la terre.

D. Quels sont les autres moyens d'augmenter les fumiers de la ferme ?

R. Il faut préparer à l'avance, dans le coin des champs éloignés, de gros tas de pelées de gazon, de terre prise autour des champs, et celle provenant de la curure des fossés et du nettoyage des routes, et toutes espèces de terres mêlées ensemble ; on apportera quelques charretées de bon fumier préparé, que l'on mêlera aussi avec le tout ; on arrosera deux fois ces gros tas de fumier avec le purin du grand réservoir, qu'on apportera dans une barrique.

C'est une grande avance de trouver son fumier tout rendu quand vient le temps des semailles et des plantations.

C'est un moyen de s'enrichir qu'il ne faut pas négliger ; mais pas de richesses rapides, ni de bonheur assuré pour le Cultivateur qui n'arrosera pas ses fumiers et ses terreaux avec le bon purin du grand réservoir.

D. Peut-on donner aux fumiers de ferme et aux terreaux une très-grande puissance fertilisante ?

R. On peut donner aux tas de fumier de la ferme une richesse et une puissance fertilisante énormes, extraordinaires ; il suffit de jeter, dans le réservoir à purin, un ou deux sacs de guano du Pérou ; on brasse, et lorsque le guano est fondu, on arrose abondamment le tas de fumier avec le purin ainsi saturé.

Le lendemain, on coupe à la tranche ce fumier, pour le mêler avec la poussière d'os. Ce fumier alors est trop riche pour le laisser exposé au soleil et à la pluie ; il faut l'abriter sous un hangar, le recouvrir légèrement avec de la terre, et l'employer le plus promptement possible.

Avec ce fumier, on obtient par arpent 40 minots de blé 100 mille lb. de betteraves, rutabagas et carottes de 400 à 500 bottes de foin sec, et d'énormes productions de fourrages verts.

D. L'eau ne manquera-t-elle pas souvent au Cultivateur, pour sa fabrique de bon purin ?

R. Si le Cultivateur ne peut pas se procurer de l'eau à volonté, facilement et sans frais, pour remplir son réservoir à purin à mesure qu'il en prendra, c'est un malheur, car il ne s'enrichira que lentement.

L'arrosement des fumiers et des terreaux avec le purin étant une des premières conditions de la richesse rapide du Cultivateur, il fera en sorte d'avoir sa fabrique de fumier près d'une source ou d'un ruisseau.

D. Si la cour de la ferme est entretenue toujours propre autour de la maison, où la ménagère jettera-t-elle les débris et les épluchures de la cuisine ?

R. Il faut creuser une petite fosse, près de la porte d'entrée, ou la ména-

gère jettera les balayures, les débris de la cuisines et les eaux de lavage. Une planche doit recouvrir cette petite fosse à fumier.

C'est encore un moyen de s'enrichir qu'il ne faut pas négliger.

PICHERIE DUNAN.

Je recommande d'acheter du sel avarié pour enrichir les purins et les fumiers.

Manière de soigner les veaux qu'on veut élever.

On ne leur donne que du lait pendant les quatre ou six premières semaines, ensuite une chopine d'orge bouillie donnée trois fois par jour, c'est-à-dire, le tiers d'une chopine d'orge écalée (pot barley) bouillie à chaque repas, et donnée dans deux pintes de lait doux, chaud comme venant d'être tiré. On augmente par degrés la nourriture à mesure que le veau profite, jusqu'à ce qu'il soit d'âge à être nourri de la manière ordinaire, avec de l'herbe, des racines tranchées, ou du foin. Au bout de quelques temps on peut substituer du lait écrémé chaud au lait doux.

Lorsque le veau a atteint l'âge de huit à neuf semaines, il se trouve parfaitement bien de l'excellente préparation suivante à l'orge et au lait préparée comme susdit, on ajoute de la soupape d'avoine, ou de la gelée de tourteaux de graine de lin, bouillie comme l'orge, immédiatement avant de s'en servir.

L'orge fait faire du sang, par conséquent de la chair et des os, ce qui lui fait donner, par les éleveurs, la préférence sur la graine de lin qui ne fait faire que de la graisse.

On peut continuer cette nourriture jusqu'à six mois, et même plus si l'on veut.

Cette manière de soigner les veaux qu'on élève pour en faire de beaux animaux, est celle que les éleveurs d'Ecosse et d'Angleterre ont trouvée la meilleure, et celle que Mr. Logan avait adoptée. A l'instigation de ce Mr., j'ai moi-même élevé par ce moyen des veaux purs Ayrshire qui, à six mois, pesaient au delà de six cents livres, sans être gras, et je puis dire qu'ils étaient magnifiques de forme.

Les veaux doivent être tenus, pendant le premier été, à l'abri du soleil, c'est-à-dire, qu'il est préférable de les tenir enfermés.

Si un veau se trouve à avoir la diarrhée pour avoir trop mangé, on lui donne de la craie préparée (blanc d'Espagne) dans sa nourriture du repas suivant. Ce remède est infailible, il arrête la diarrhée instantanément.

DR. GENAND.

Comme les bœufs par les cornes on lie ainsi les gents par leurs mots ou folie.

Lavage et tonte des moutons.

On lira avec intérêt l'article suivant extrait du *Calendrier du bon cultivateur*.

Dans bien des pays, l'usage est de laver la laine à dos, avant la tonte. Il serait à désirer qu'on abandonnât cette coutume, qui n'est pas sans inconvénient pour la santé des animaux, et qui est même peu profitable à l'acheteur; car un lavage aussi imparfait que celui qu'on peut exécuter ainsi, diminuant plus ou moins le poids de la laine, selon le plus ou moins de soin qu'on y a mis, on ne sait pas ce que l'on achète; d'ailleurs, le suint, dont on enlève une partie par ce lavage, est nécessaire pour faciliter les lavages subséquents: aussi, les laines lavées à dos sont-elles plus difficiles à laver ensuite complètement que celles qui ne l'ont pas été. Cependant, les cultivateurs peuvent être forcés de continuer cette pratique, dans les cantons où les acheteurs refuseraient de prendre la laine en suint; elle est d'ailleurs à peu près nécessaire dans les bergeries mal soignées, où la toison des animaux est souvent extrêmement sale.

Le lavage à dos doit toujours s'exécuter une couple de jours au moins avant la tonte; et l'on ne doit procéder à cette dernière que lorsque les toisons sont bien sèches.

Presque partout ce lavage se pratique d'une manière fort incommode pour les ouvriers qui le font, et qui, par cette raison, y donnent peu de soin. On peut l'exécuter très commodément de la manière suivante. On creuse et élargit le lit d'un ruisseau, sur une longueur de 20 à 24 pieds, et en lui donnant 10 pieds de largeur; on pave cette partie, et l'on ferme les deux rives par deux petits murs qu'on garnit de claies, si cela est nécessaire, pour empêcher les moutons de sortir de cette espèce de canal. Au milieu de sa longueur, on place près de chacune des deux rives un tonneau défoncé ou cuvier, fixé au fond de l'eau, laissant entre eux une distance de 3½ pieds au plus au milieu du canal: un homme, placé dans chacun de ces deux cuiviers, saisit un mouton, à mesure qu'ils passent entre les deux, et fait ainsi le lavage fort à son aise et les pieds au sec. Entre les deux ouvriers, le canal est barré par une porte que ces hommes ouvrent ou ferment à volonté; le canal se trouve ainsi divisé en deux parties la première, par où les animaux entrent, par une pente douce qui se trouve à l'extrémité, doit être assez profonde pour que l'eau s'élève au dessus du dos des moutons, et on les y fait entrer quelques minutes avant de les faire passer entre les mains des laveurs, afin que les ordures de leur toison se détrempe. A mesure qu'ils sont lavés, ils s'échap-

pent par l'autre extrémité du canal, en traversant la seconde partie, qui doit être assez profonde pour qu'ils soient forcés d'y nager. A l'extrémité, se trouve un parc ou un pâturage bien sec, où les animaux se ressuaient au soleil.

Dans la tonte, la laine doit être coupée très-près de la peau, et le plus également possible, sans laisser des raies sur le corps de l'animal, comme cela ne se voit que trop souvent; on perd ainsi une quantité considérable de laine. On ne doit pas hésiter à payer plus cher un tondeur habile; les animaux en souffrent moins, et on regagne bien le prix sur la quantité de la laine. Au reste, une bonne tonte dépend beaucoup aussi de la bonne construction des forces avec lesquelles elle s'exécute. Les ciseaux n'y sont employés que dans les cantons où l'art de la tonte est très-peu avancé; et ils y conviennent beaucoup moins que les forces. On se sert, depuis quelques années, en Allemagne, de forces à lames un peu courbes, dont une est mobile, ce qui donne beaucoup de facilité pour l'émouillage, et permet de régler à volonté la pression des deux lames entre elles. On emploie ces forces en appliquant, sur la peau de l'animal, la face convexe des lames, et à mesure que la section s'opère, l'ouvrier lève la main de manière que la portion qui tranche s'applique toujours sur la peau; en sorte qu'on risque beaucoup moins qu'avec les lames droites de faire, avec les pointes, des piqûres à la peau.

Bonne soupe pour les goretts.

Une pinte de fleur de blé d'inde dans un baquet; versez dessus la moitié d'un sceau d'eau bouillante, et brassez. Eclaircissez et refroidissez avec du lait avant de donner à vos jeunes porcs.

Essayez cette soupe pendant huit mois, et vous ne connaîtrez plus vos marcassins: vous croirez avoir affaire à des cochons de race: et si vos goretts sont de race, vous serez convaincu qu'aucune nourriture ne peut approcher de celle-ci pour des jeunes goretts.

DR. GENAND.

Verrues sur le pis de la vache.

Les verrues sur le pis et les tryons des vaches peuvent aisément être guéris en les lavant avec une solution d'alum et d'eau.

F. G.

Il vaut mieux être l'aiguillon que le bœuf. Brebis comptées le loup les mange.

Usage du Rouleau sur les prairies*Mr. le Rédacteur,*

L'usage du rouleau sur les prairies est à recommander dans tous les cas, où il peut être patiqué judicieusement. L'effet de cet instrument si connu parmi les cultivateurs anglais, mais si peu en usage parmi nos cultivateurs canadiens, est avantageux non pas seulement parcequ'il applanit et solidifie la surface du terrain, mais parce qu'il protège les racines contre les injures de la sécheresse, détruit et empêche la formation des fourmilères, et d'autres repaires d'insectes nuisibles aux herbes de prairies.

Toutefois pour s'assurer tous ces avantages, il faut apporter, dans cet ouvrage, la plus grande précaution. Sur le sujet, un auteur anglais dit : " Passer le rouleau sur les prairies est une opération qui doit être faite dans des circonstances tout-à-fait de la terre, sinon on écrasera l'herbe, endommagera les racines, fermera les pores du sol, et en général, on fera plus de mal que de bien. Si les circonstances le permettent, elle devra se faire environ 15 jours avant le temps où l'on a coutume de mettre les animaux aux pâturages ; et dans aucune circonstance, il ne sera permis de le faire avant que le gazon soit parfaitement sec, et qu'il soit en état de céder assez facilement à la pression pour prévenir l'écrasage des herbes, ou la rupture des racines. Les sols sablonneux peuvent être roulés, en aucun temps, dès que le gazon est sec ; mais les sols argileux ne doivent l'être que les petites buttes ou inégalités cèdent à la pression du pied, et en s'applanissant, se mêlent entièrement avec les parties du sol qui les entourent. Enfin, on ne doit jamais, en aucune circonstance, rouler une prairie, quand le gazon est compacte et tenace.

AGRICOLA.

Un bon secret pour les cultivateurs.

Il devient digne de la connaissance d'un cultivateur de savoir comment faire pour occasionner les vaches de vèler pendant le jour, au lieu de la nuit, et ainsi d'épargner beaucoup de trouble.

Tout le temps de la gestation, il faut avoir soin de ne jamais traire les vaches en d'autres temps que le matin. Toutes les expériences faites sur cette recommandation ont toujours réussi ; libre à nos cultivateurs de l'adopter ou non, s'ils croient devoir s'exempter le trouble de veiller chaque nuit, à l'approche de la parturition de leurs vaches.

F G.

La Semaine Agricole.

MONTRÉAL, 30 JUIN 1870.

Travaux de la saison.*MM. les Editeurs.*

Le temps sec que nous avons constamment, nous fait un dommage bien grand. Le blé est mangé, le grain semé tard lève à peine. Tout jaunit. Il faudrait un grand changement pour ne pas avoir à compter sur une mince récolte. On parle d'orages bienfaisants qui se sont abattus dans différentes parties de la Province. Ici, un soleil brûlant et un vent desséchant et rien autre chose. Comme nous n'y pouvons rien, il faut bien nous résigner et attendre.

Les cours d'eaux et fossés.

Si le fond n'est pas trop dur, c'est le temps de nettoyer et approfondir nos fossés, etc. Il est bien certain que le jour viendra où nous en aurons besoin. Il me semble que généralement on se trompe dans la forme que l'on donne aux fossés. Presque partout, vous verrez un fossé presque aussi large du bas que du haut et par conséquent, des éboullis fréquents qui diguent les cours d'eau et les rendent plus ou moins inutiles. Il est évident que plus nous donnerons de talus à nos fossés, mieux les côtés s'en conserveront. Pour que le fond soit égal et libre de toute végétation, il vaudra mieux, presque toujours, qu'il n'ait que la largeur d'une pelle. Ôtons sur la profondeur ce que nous ôtons ordinairement sur la largeur, et nos terres s'en trouveront mieux. Dans les fossés qui ne sont pas très-profonds, et dans un terrain ferme, la meilleure proportion est ordinairement d'un pied et demi d'ouverture pour chaque pied de profondeur en sus de la largeur du fond. Ainsi, des fossés auxquels on voudrait donner trois pieds de profondeur et un pied de largeur au fond, devraient avoir 5½ pieds de gueule.

Clôtures.

Je vois avec plaisir que votre habile collaborateur, qui signe *Un Défricheur* a commencé à vous entretenir sur ce sujet important. Il est certain que la nécessité d'enclôre nos terres et de les diviser de manière à tirer le plus grand profit de nos pâturages, nous entraîne dans des dépenses énormes et que celui qui trouverait un moyen efficace de tirer profit de nos terres en nous dispensant de les clôturer rendrait un immense service. Comme nous ne sommes pas prêts à adopter la nourriture à l'étable pendant toutes les saisons et que

quand même ce système se généraliserait, il nous faudrait encore clôre pour empêcher les animaux des autres de manger notre grain, il est plus praticable et par conséquent plus profitable de chercher les modes de clôtures qui nous offrent le plus d'avantages.

Le système de clôture à chevilles qui est répandu dans notre pays offre certainement des avantages particuliers. Il nous permet de faire une clôture solide, sans avoir des mortoises à faire dans les piquets ce qui exige des morceaux plus gros et donne un grand surcroît d'ouvrage.

Tant que le bois était proche, il nous était assez indifférent de n'y pas regarder de très près quant à la forme à donner aux perches pour assurer leur plus grande conservation et pour en diminuer le nombre. Aujourd'hui, les choses sont bien changées. Le bois est si rare et les clôtures coûtent si cher qu'on y regarde à deux fois avant d'entreprendre de nouvelles divisions de terrain surtout dans les anciennes paroisses. Vos lecteurs ont eu occasion, l'hiver dernier, de s'assurer de la vérité de cet avancé, en lisant l'intéressante discussion, dans la *Semaine Agricole*, au sujet de la division des terres qui devront concourir parmi les mieux tenues.

Perches plates.

Il est facile de se convaincre qu'une perche placée sur le plat se brise facilement tandis que le même morceau de bois sur le côté offrira une très grande résistance pourvu qu'il n'y ait pas une trop grande pression latérale. Ce fait devrait nous indiquer l'importance de fendre les perches plus minces sur une face que sur l'autre. Il en faudra moins, on fera une clôture plus belle et meilleure. Une perche de 2½ pouces sur cinq est bien proportionnée. On comprendra que je suppose bien qu'elles auront toujours un côté plus mince que l'autre, à cause de la forme du bois dont elles sont faites, mais en se donnant un peu de peine, on arrivera toujours à fendre les perches d'une manière bien plus régulière que celle qui est communément usitée.

Je trouve dans un almanach anglais *The illustrated annual Register of Rural affairs*, dont vous avez déjà parlé, et que je recommande spécialement à tous ceux qui comprennent cette langue, les données suivantes sur la manière de fendre les perches.

Il est d'une grande importance de fendre les perches de la meilleure manière possible. Un commençant pourrait gâter la moitié du bois et se donner en même temps double ouvrage ; il en fendra de trop petites, d'autres trop grosses et il fera souvent les perches deux fois plus grosses à un bout qu'à l'autre. La figure 1 indique la face sciée d'un billot que l'on veut fendre. Au moyen d'une règle et

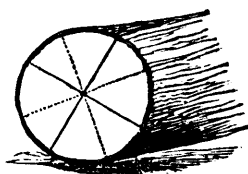


Fig. 1.

de craie rouge ou noire marquez deux lignes à angle droit telles qu'indiquées par les lignes noires. Tirez ensuite deux autres lignes qui sépareront les premières telles qu'indiquées par les points. Ceci divise le billot en huit morceaux : après cela on devrait encore le subdiviser selon sa grosseur, s'il a deux pieds de diamètre ou un peu plus on pourrait le diviser de manière à faire 56 perches comme l'indique la figure 2, variant selon l'usage

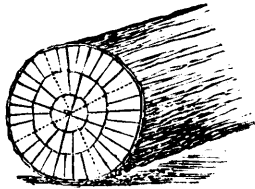


Fig. 2.

quel'on veut faire des perches ; si c'était une clôture en zig-zag les perches seraient à peu près égales sur les deux faces, tandis que pour les clôtures à piquets elles devraient être larges et plates. On peut facilement obtenir ces diverses formes, en augmentant ou en diminuant le nombre de croisières dans les lignes principales. La fig. 3 représente un billot d'à-peu-près 18 pouces de diamètre, divisé de manière à former 24 perches. La fig. 4 représente un billot un peu plus gros, plus égal et avec moins de nœuds, marqué de

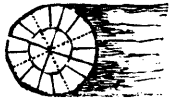


Fig. 3.

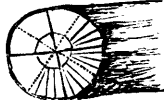


Fig. 4.

manière à donner 8 perches carrées et 24 perches plates. Ces diverses manières de préparer son ouvrage, indiqueront suffisamment comment le faire et permettront à tout homme intelligent de varier ses divisions selon la grosseur du bois et l'usage qu'il veut en faire. Quand ceci sera fait le bucheron procédera activement avec son ouvrage, sans hésitation, et sans perdre de temps à jongler quant au meilleur endroit on devrait porter son coup de hache ou son coin.

Tous ceux qui ont fendu du bois savent que pour poursuivre leur fente droite et l'empêcher de varier à droite ou à gauche, elle devrait toujours partager le

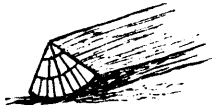


Fig. 5.

morceau en deux parties égales. De là la règle générale qui exige de redoubler toujours la grosseur des sections, non pas, comme quelques uns le supposeraient, en prenant une perche dans le

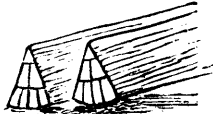


Fig. 6.

côté mais en frappant exactement au centre. Il faut donc diviser le billot d'abord en deux, puis en quatre. Un de ces morceaux est indiqué par la figure 5, le morceau sera encore divisé en deux parties fig 6, et celles-ci le seront encore par le milieu telle qu'à la fig. 7.



Fig. 7.

Importance de la dessiccation du bois.

Il résulte souvent une grande perte par suite de la pourriture rapide du bois. Pour que les perches durent bien, il faut qu'elles sèchent aussi rapidement que possible après qu'elles seront coupées. On trouvera que du tremble durera deux fois plus longtemps s'il est coupé et fendu immédiatement l'été que s'il est coupé l'hiver. Les perches sècheront rapidement et durciront comme la corne, tandis que celles coupées l'hiver sont à moitié pourries avant qu'elles ne soient sèches. Cependant, du bois coupé l'été et laissé en billot pourrait pourrir plus vite que laissé sous les mêmes conditions pendant l'hiver. Quelques soit la saison dans laquelle le bois sera coupé, il est important qu'il soit fendu de suite et que les perches soient bien exposées à l'air et au vent pour qu'elles sèchent promptement.

Couper toutes les perches de longueur.

L'homme soigneux connaît l'inconvénient de l'usage des perches de différentes longueurs. Tantôt la perche est trop courte, tantôt elle est trop longue, partout il y a perte de matériaux parcequ'il faut faire servir les perches plus courtes et par conséquent raccourcir les pagées, ce qui demande plus de piquets et plus de perches. Il est donc important d'avoir une mesure, une forme pour couper les perches, et si l'on s'habitue à scier les billots de longueur, non seulement l'ouvrage serait mieux fait, mais il y aurait encore économie sur le bois. Comme le sujet en vaut la peine, vous me permettrez je l'espère, de dire encore quelque chose plus tard sur les diverses manières de clôturer.

VARENNES.

Apparence des grains.

Les grains ont la plus belle apparence dans tout le district de Rimouski. Les pois sont magnifiques, on se plaint beaucoup des vers qui détruisent les légumes dans les jardins.

L'Union des Cantons de l'Est dit qu'un monsieur qui arrive d'une excursion à travers les comtés Méganti, Arthabaska, Richemond, Drummond et Wolfe rapporte que partout la récolte a la plus belle apparence. Les dernières pluies ont donné une nouvelle vigueur à la végétation des grains qui promet beaucoup.

Grains verts comme engrais.

Je ne crains pas de conseiller à tous ceux pour qui il est très-difficile de se procurer les engrais ordinaires, de semer du grain destiné à être enfoui dans la terre, avant sa maturité, par un profond labour. Par exemple, semer de l'avoine, à raison de 2 minots par arpent, et la labourer lorsqu'elle a atteint une hauteur de 4 pieds, à dix pouces de profondeur.

On ne devra pas s'étonner de ce conseil dont l'exécution peut paraître extraordinaire et dispendieuse, car le résultat dédommagera bien, en supposant qu'il serait très-difficile de se procurer du fumier, et en supposant aussi qu'on pût chauler le terrain avant de labourer. On peut affirmer qu'une pièce de terre engraisée et améliorée de cette manière, peut rendre autant qu'une autre pièce, de même dimension, fortement fumée à l'ordinaire.

AGRICOLA.

Nous reproduirons bientôt un travail qui jettera du doute sur cet avancé. Comme nous sommes de l'avis de notre collaborateur *Agriola* nous ne le ferons que pour faire jaillir la vérité au moyen de la discussion.

Fumer les prairies à la surface.

Aucun emploi des engrais n'est aussi profitable que celui de le répandre à la surface des prairies. En voici un exemple, entre plusieurs. Un cultivateur expérimenté, ayant engraisé de cette manière une petite prairie de trois arpents, y laissa paître ses animaux jusqu'à la fin de Mai ; et au bout de cinq semaines, il récolta, sur cette prairie, deux tonnes d'excellent foin par arpent.

AGRICOLA.

Cette pratique est fort recommandée par les meilleurs cultivateurs américains. On recommande d'étendre les fumiers sur le gazon au moment des pluies d'automne.

Pommiers.

A nos correspondants.

M. Labonté ou tout autre connaisseur pourrait-il nous dire où trouver des sauvageons et des pommiers greffés, et à quel prix ?

Choix des sexes dans les vaches.

Le cultivateur peut faire produire à ses vaches des mâles ou des femelles à volonté.

Des observations faites plusieurs fois sur les abeilles et sur les volailles ont conduit à des conclusions scientifiques qui ont été souvent vérifiées par l'expérience.

La première condition, pour réussir, c'est de connaître combien de temps la vache que l'on veut faire saillir a l'habitude de rester en chaleur ; alors, si l'on veut obtenir une femelle, on fait saillir la vache aux premiers signes de chaleur ; mais si l'on veut obtenir un mâle, on fait saillir la vache à la fin du temps de sa chaleur. Le temps de la chaleur, dans les vaches, s'étend ordinairement jusqu'à 36 heures. Cependant, il y a des vaches qui ne restent que 12 heures et d'autres que 24 heures dans cet état.

F. G.

Société d'agriculture du Comté de Terrebonne.

Aujourd'hui, ce dix huitième jour de juin mil huit cent soixante-dix, à une assemblée des directeurs de la société d'Agriculture du comté de Terrebonne, tenue à 3 heures de l'après-midi, à l'Hotel Rodrigue, en la ville de Terrebonne, tel que convoquée par ordre de Mr. Le Président où étaient présent :

L. R. Masson, Ecr., de Terrebonne, Président ;

Directeurs.

MM. Ant. Payement, de Ste. Thérèse, Vice président ;

William Moody, Ovide Limoges, de Terrebonne ;

Octave Lapointe, de St. Jérôme ;

Magloire Latour, de Ste. Anne ;

Félix Forget, de St. Janvier ;

John Hamilton, François Dion, de Ste. Thérèse.

Il est procédé comme suit :

Les procédés de la dernière assemblée du quatorze mars dernier, sont lus et adoptés

Le Secrétaire donne communication de tous documents reçus et de tout ce qui a été fait à l'égard d'achat et examen de chevaux producteurs, en conséquence de ce qui a été décidé à la dernière assemblée.

Aussi, l'envoi de tous documents à l'Honorable Commissaire d'Agriculture, conformément à la loi, pour obtenir l'octroi du gouvernement par l'approbation d'iceux.

L'ordre du jour étant proposé : Sur motion de Mr. Latour :

Il est décidé que le poulin percheron offert par Mr. Moody, soit immédiatement soumis à l'examen de Mr. les directeurs.

Le dit poulin ayant été examiné ; sur motion de Mr. Hamilton secondé par Mr. Dion :

Il est unanimement décidé : que le poulin percheron, offert par Mr. Moo-

dy, a toutes les bonnes qualités voulues exigées par les décisions du 14 mars dernier, pour un cheval producteur ; que, conformément aux décisions du 14 mars dernier, il soit prêté à Mr. Moody, sans intérêt, des argents de cette société pour payer son cheval, pourvu que pour cette année il n'ait pas plus que dix juments, à quatre piastres chaque pour la saison et aux membres de la société préféablement à autres, en tout seulement dix juments.

Mr. Payement observe qu'il n'a pu avoir son Etalon ici, aujourd'hui, qu'il a été vu par tous les directeurs moins 2 et il le soumet à l'approbation. Sur motion de Mr. Latour, secondé par Mr. Forget :

Il est décidé : Que l'Etalon offert par Mr. Payement a toutes les qualités exigées par les décisions du 14 mars dernier, pour un cheval de producteur ; que, conformément aux décisions de cette dernière assemblée, il soit prêté à Mr. Payement des argents de cette société, pour payer son cheval, ce, sans intérêt, et pourvu que ce soit aux membres de cette société préféablement à autres, et pas plus de trois piastres par jument pour la saison.

Après avoir considéré de nouveau la loi d'agriculture et les réglemens du Conseil d'Agriculture, et l'état des finances de cette société, sur motion de Mr. Limoges, secondé par Mr. Lapointe :

Il est unanimement décidé : Qu'il serait très avantageux au succès de cette société, d'avoir, cette année, une exhibition d'animaux, et produits manufacturiers, et qu'il conviendrait d'ajouter une telle exhibition au programme de ses opérations pour cette année conformément à la loi et aux réglemens du Conseil d'Agriculture et pour ce de prier l'Honorable Commissaire d'Agriculture, de vouloir bien nous en donner l'autorisation et qu'à cette fin Mr. le Président et Secrétaire soient chargés d'adresser requête pour et au nom des directeurs, et la transmettre à l'Honorable Commissaire d'Agriculture avec les résolutions ci-dessus. Après quoi, sur motion de Mr. Moody, l'assemblée est ajournée au jour et lieu qu'indiquera Mr. le Président, pour recevoir la réponse à la requête sus relatées et adopter, en conséquence, tous procédés qu'il conviendra.

Vraie copie,

A. SÉGUIN,

Secrétaire-Trésorier.

Ste. Agathe, Cté. Ter.

Nous serons toujours heureux de publier un extrait des procédés importants des sociétés d'agriculture. Nous espérons cependant qu'on voudra bien toujours omettre les détails qui ne peuvent pas intéresser la majorité de nos lecteurs.

HORTICULTURE.

Extrait du livre " Les économies d'un vieux jardinier.

Jardin fleuriste.

Principes généraux.—Primevères.— Oreilles d'ours.— Jacinthes.— Crocus.— Cinéraires.— Bellis.— Saxifrages.— Anémones.— Iris.— Pélargonium.— Muguets.— Narcisses.— Lilas.— Aubépine, etc.— Myosotis.— Phlox.— Verveines.— Pivoines.

Un jour, le père Bouquet se décida à terminer sa tâche, et prenant la parole d'une voix émue, il lui dit :

" Mon fils, il faut se méfier de la passion des fleurs ; ce sont des plaisirs de prince, qui, pour de pauvres gens comme nous, ne peuvent amener que la ruine. Mon père était jardinier-fleuriste. Le cher homme, avait pour sa serre, pour ses plates-bandes, pour ses collections un amour presque égal à celui qu'il portait à sa famille. Nulle part on ne trouvait de plus beaux oeillets, de plus belles jacinthes, de plus beaux camélias, une plus riche collection de roses. Par malheur, il cultivait aussi des tulipes, des pélagoniums, des auricules, et il les cultivait en artiste. Les dépenses excessives que ses chères fleurs lui occasionnaient, le conduisirent tout droit à la misère. Un jour, on vint, au nom de la loi, lui saisir sa serre et disperser aux enchères, à vil prix, ce qu'il avait si laborieusement créé. Le soir de ce douloureux événement une fièvre ardente le prit, et ce fut bien plus le chagrin qu'il en avait ressenti qu'une pneumonie dont les médecins le crurent atteint, qui le conduisit au tombeau. C'est pourquoi, mon fils, si tu veux m'en croire, et quoiqu'il en puisse coûter un jour à ton amour propre de connaisseur, tu ne cultiveras jamais soit en serre, soit en plate-pande, que les fleurs aimées du public, celles que tout le monde apprécie et achète. Elles se vendent moins cher, il est vrai, mais elles se vendent mieux, et ne demandent, à ceux qui les cultivent, que de la peine, chose dont les jardiniers ne sont point avares.

L'ordre que je suivrai dans cette description sera le plus vulgaire et le plus pratique : d'abord, les fleurs du printemps, puis celles d'été, celles d'automne, et enfin, celles qu'on peut encore conserver pendant l'hiver.

LES PRIMEVÈRES (primula,) comme leur nom l'indique, ouvrent la série. Ce sont de petites plantes gracieuses, dont les fleurs, disposées en ombrelles, sont tantôt simples, tantôt doubles, et d'un grand nombre de nuances. Les plus estimées ont le limbe brun velouté, noir, carmin foncé feu, ou jaune-orange. On les sème avant l'hiver, soit dans une terre franche, légère et criblée, soit en serre pour

les vendre de bonne heure en pot. On ne doit mêler que des engrais végétaux dans la terre qu'on leur destine.—Les oreilles d'ours sont une variété très-recherchée de primevères. On demande d'elles que leur gorge forme sur la moitié de la corolle un cercle parfait jaune ou blanc, que les fleurs soient larges, bleu pourpre, brun foncé, brun olive, feu velouté, jaune orange, ou panachées de brun et de vert, et poudrées de blanc, ou enfin doubles et jaunes, ou mordorées. On les multiplie par les séparations des pieds ou des graines semées en décembre.—Les primevères et les oreilles d'ours ne fleurissent que la seconde année.

LES JACINTHES (*hyacinthus orientalis*) sont des fleurs délicates et d'un très-grand prix. Elles fleurissent bien chez nous, mais elles y prospèrent moins qu'au bord de la mer : de là vient la coutume de tirer de Hollande presque tous les oignons. Les nuances de la fleur sont peu variées : il n'y en a guère que quatre : rouge, blanc, jaune et bleu. On recherche celles qui sont doubles ou qui forment sur la tige un épi de clochettes très-serrées. Leur odeur est douce et des plus suaves. On les multiplie de graines et de caïeux. Les graines ne donnent des fleurs qu'au bout de quatre ans. Le terrain qui leur convient est un compost de terre franche quatre parties, sable quatre parties, vieux terreau de fumier de vache trois parties, feuille d'arbre pourries une partie.

Il faut les planter le 15 d'août ou 15 de septembre, sur un sol modérément humide, et les protéger du froid. Le plus communément, pour la vente, on les plante en pot et on les met en serre de manière à les forcer et à les vendre en février. "Quand on veut avoir le plaisir de voir végéter les oignons de jacinthes, dit le *Bon Jardinier*, on remplit d'eau, au mois de Novembre des carafes destinées à cet usage, on y jette quelques grains de sel, et on pose l'oignon sur la carafe de manière que la couronne seulement plonge dans l'eau. On ajoute de l'eau à mesure que l'oignon absorbe. Elles fleurissent en hiver, mais l'oignon ainsi forcé ne peut plus servir. Celles que l'on cultive en pleine terre doivent être arrachées quand les feuilles jaunissent, étêtées avec des ciseaux, et l'oignon couvert sur le terrain même d'un petit cône de sablon sec. Au bout de trois semaines il est sec et peut être placé en casier jusqu'à la plantation prochaine.

LES CROCUS (*crocus vernus*) sont de charmantes fleurs d'une culture facile et de couleur très-vive. Il en existe un grand nombre de variétés, parmi lesquels le jaune d'or, le jaune d'or rayé de pourpre, le jaune soufre, le blanc rayé de pourpre et de jaune, et le violet pourpre sont les plus re-

cherchées. On peut semer cette plante de graine ou la multiplier par les caïeux. Il est d'usage de les planter en pot en octobre, dans la terre de bruyère, plusieurs ensemble, en cherchant à assortir les couleurs. On les fait pousser dans la serre. Les fleurs se montrent en même temps que les primevères, les feuilles ne viennent que plus tard.

LES CINÉRAIRES (*cineraria*) sont de petites plantes dont le feuillage est triste, et la fleur en corymbes, assez recherchée des amateurs et toujours simple. Il en existe de violettes, de jaunes, de pourpres et de mélangés; elles n'ont presque pas d'odeur. Ces plantes ne réussissent qu'en serre. On peut les multiplier de graine ou de bouture à l'automne : elles ne veulent presque pas d'eau, et demandent la terre de bruyère et la chaleur. Les pieds durent deux ou trois ans.

LES BELLIS OU PAQUERETTES (*bellis perennis*) très-recherchées pour faire des bordures, et qu'on peut également cultiver en pot pour les vendre de bonne heure, sont de petites marguerites pleines qui se plaisent dans les terrains frais et dont la fleur dure six semaines.

Il y a des variétés rouge pâle, rouge foncé, panachées, à cœur vert et en tuyau. On les multiplie par l'éclat des touffes. Il faut les relever tous les ans, à la fin d'Avril, pour qu'elles ne dégèrent pas. Elles demandent peu de soleil.

LES SAXIFRAGES (*saxifraga*) donnent de fort belles grappes de fleurs roses, blanches, purpurines, ponctuées, depuis le printemps jusqu'à l'automne. On les cultive en pleine terre, ou en pot dans la serre, à mi-ombre. Elles aiment la terre légère et fraîche. C'est par éclat qu'on les multiplie en automne. Il existe une variété blanche à fleurs doubles.

LES ANÉMONES (*anemone*), plantes délicates à fleurs variées et chères aux collectionneurs, sont tantôt simples et tantôt doubles; elles présentent une large fleur, unique, au sommet de la tige. On reconnaît pour belles celles qui ont un feuillage épais d'un beau vert, une collerette très-éloignée de la fleur, celle-ci, bombée en bouton, les pétales épais arrondis, d'une couleur unique, et l'onglet d'une autre couleur. Quand elles sortent du riche gazon vert de leur feuillage, avec leurs claires nuances, oranges, écarlates, pourpres, bleues violettes ou blanches, elles le disputent même aux roses. On sème l'anémone au mois d'août dans des terrines. Elle lève très-lentement et forme une griffe qui donne des fleurs la seconde année. On met généralement les pieds en plate-bande en mai, pour les faire fleurir en juin. Il leur faut une terre profonde. On les cultive également en serre dans des pots profonds pleins de terre de bruyère, et on les fait alors fleurir en mars.—L'hépa-

tique est une variété d'anémone spécialement cultivée en serre. Elle est vivace, et donne des fleurs nombreuses, blanches, roses, ou bleues, simples ou doubles. Elle se multiplie de semis ou d'éclat en septembre. Elle est délicate et craint le froid. Si on l'a plantée en bordure, il faut la rentrer avant l'hiver.

LES IRIS (*iris*), qui, d'une tige gladiée sortent des fleurs bizarres aux couleurs vives et d'une odeur pénétrante, commencent à devenir plante de collection. Il y en a de violettes, de bleues, de jaunes, de pourpres, de panachées avec ou sans barbe, au nombre de plus de cent. On les multiplie d'éclat ou de semis. Ces derniers ne donquent au bout de trois ans. L'iris croît parfaitement en pleine terre, pourvu qu'elle soit humide, légère et pas trop substantielle. On peut, en serre, précipiter sa floraison. Les espèces peu élevées font très-bon effet au milieu d'autres fleurs. On les plante en automne.

LES PELARGONIUM (*pelargonium*) forment une famille délicate de plantes de serre qui ne développent leurs belles fleurs qu'à la condition d'une culture extrêmement soignée. Leur nombre est indéfini. Les fleurs ont à peu près la forme des géraniums; il en est de roses, de carmin, d'orange, de cramoisie noir, de vermillon, de violacées, de feu, de blanches, et de panachées de toutes les façons. On les multiplie de graines et de boutures. La terre qui leur convient est un compost de terre de bruyère trois parties, terre franche trois parties, terreau de feuilles consommé trois parties et colombine une partie. Les boutures reprennent en tout temps; les semis au printemps donnent la seconde année. On les tient dans une serre à température élevée. Peu d'eau leur suffit. Après la floraison, qui se fait d'avril en août, il faut les tailler et les remporter. L'hiver on les tient à une température de 4 degrés pour les empêcher de partir hors de saison, car ils sont au nombre des végétaux chez lesquels l'action vitale n'est jamais interrompue.

LES MUGUETS (*convallaria*) sont de petites plantes, dont les fleurs disposées en épis, blanches, roses, quelquefois doubles et semblables à des grelots, se font rechercher pour leur fraîcheur et leur odeur agréable. Ils viennent en pleine terre comme en serre, et se multiplient par l'étal de leurs racines.

LES NARCISSES (*narcissus poeticus*) viennent d'oignons, et présentent au sommet de chaque hampe une belle fleur blanche, odorante, à couronne bordée de pourpre. Ils se multiplient de caïeux dans une terre légère et fraîche, et ne sont pas délicats. On les replante en octobre.

LES LILAS (*syringa vulgaris*) sont des arbustes assez rustiques qui viennent parfaitement en pleine terre et



LES VERVEINES, [Verbena.]

se couvrent en mai de grappes de fleurs charmantes d'une odeur délicieuse. Il y en a des variétés à fleurs blanches, violettes, ou pourpres. Toutes se multiplient de semences et par éclat, en avril. Certaines espèces, comme le *lilas de Marly*, se cultivent en serre et donnent en hiver des fleurs qui passent du pourpre au blanc.

L'AUBÉPINE (*cratogeomys vagacantha*), qui vient en buissons dans les jardins, donne également au printemps des bouquets odorants pleins de fraîcheur, tantôt blancs, tantôt roses, doubles ou simples. Ces fleurs n'ont pas une grande valeur dans leur saison ; mais en les forçant en serre pour les avoir en février, ou même en janvier, on les vend un très-bon prix. Il en est de même des fleurs de petits arbres nains, connus sous le nom de *cognassier du Japon*, *pommier à bouquets*, *prunier à fleur double*, etc. On les propage de marcottes et de greffes.

LE MYOSOTIS (*myosotis palustris*), (Ne m'oubliez pas) charmante fleurette bleue céleste, avec des points jaunes, qui s'épanouit en épi unilatéral au bord des ruisseaux et dans les terrains humides, peut aussi être cultivée en pot, où il se forme des touffes délicates, chères aux jeunes filles. La multi-

plication se fait par boutures, graines ou éclat.

LES PHLOX (phlox), dont la tige est courte et couchée, offrent une vingtaine au moins de variétés remarquables, de grandes fleurs solitaires, pourpres, roses, blanches, bleuâtres ou panachées, que l'on cultive surtout sous châssis ou en serre, pour les faire fleurir de bonne heure. Elles aiment la terre de bruyère, le demi-soleil, et se multiplient au printemps de graines, de boutures ou par la division des touffes.

LES VERVEINES (verbena), petites plantes à tige mince, sont remarquables par leur nombre et la vivacité de leurs fleurs. On les cultive en serre et en pleine terre. Il y en a de pourpres, de rouge carmin, de bleu clair, etc., qui forment des grappes charmantes. Cette fleur était autrefois consacrée aux prêtresses des druides. Elle se multiplie de graines semées au printemps, de boutures et de marcottes.

LES PIVOINES (*pæonia*), sorte de roses gigantesques et du plus beau rouge, dont la floraison annonce celle des roses véritables, ne sont tenues en aucune estime par les amateurs, mais n'en sont pas moins remarquables. Elles passaient autrefois pour conjurer les enchantements. On les cultive en plein air avec une grande facilité

Elles se multiplient par éclat et par semence, au printemps. Trois espèces qui sont en arbre sont quelquefois recherchées.

Pour en finir avec les fleurs du printemps, je te ferai remarquer, mon ami, que c'est surtout leur précocité qui fait leur prix. Après les rigueurs de l'hiver, chacun est avide de verdure et de fraîcheur, c'est donc surtout sur la serre qu'il faut compter pour réaliser quelques bénéfices, si variables, du reste, qu'il ne m'est plus possible ici de donner des chiffres comme quand il s'agissait de légumes.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Sirop de Café.

Cette préparation est très-avantageuse aux personnes qui sont dans le cas de faire de longs voyages. Prenez une demi-livre du meilleur café moulu, mettez-la dans un poëlon contenant trois pintes d'eau, et faites bouillir jusqu'à ce que ce soit réduit à une pinte ; coulez la liqueur, mettez-la dans un autre poëlon bien propre, et faites-la bouillir de nouveau, et pendant l'ébullition, ajoutez-y assez de sucre blanc pour lui donner la consistance de sirop ; puis, retirez-la du feu et lorsqu'elle est froide, versez-la dans des bouteilles que vous bouchiez bien hermétiquement. Si vous êtes en route et que vous vouliez vous faire une tasse de bon café, vous n'avez qu'à mettre deux cuillerées à thé de ce sirop dans une tasse de moyenne grandeur, et l'emplir d'eau bouillante. Si vous pouvez vous procurer du lait, mettez-en à votre goût.

Aurélie.....

L es sive.

Le carbonate de soude cristallisé, dit la *Science pour tous*, cet auxiliaire favori de la lavandière, est l'ennemi déclaré du linge. Mais, le sel de soude, qui jouit à un haut degré du pouvoir détersif, a le défaut de ronger et de détruire le linge quand on n'a pas la précaution d'enlever de l'étoffe les dernières traces d'alcali. Même en dépit de ces soins, le linge finit bientôt de se déchirer sous le moindre effort.

Je voudrais qu'une nouvelle méthode de lessivage, généralisée en Allemagne, se répandit dans les campagnes.

2 livres et demie de savon sont délayés dans 6½ gallons d'eau chaude ; puis on ajoute une cuillerée d'essence de térébenthine et trois cuillerées d'ammoniaque. On brasse le mélange à l'aide d'un petit balai et l'on y trempe ensuite le linge pendant deux

heures environ, après avoir hermétiquement fermé le baquet. Le linge est ensuite lavé à l'ordinaire, on le rince à l'eau tiède et enfin, on le passe au bleu, s'il y a lieu. La lessive peut-être employée une seconde fois; toutefois, il faut la faire réchauffer et y ajouter de nouveau une demi-cuillerée d'essence de térébenthine et une cuillerée d'ammoniaque.

Ce procédé présente une économie de temps, de travail et de combustible. Le linge ne souffre presque pas, car il n'a pas besoin d'être frotté considérablement, et il jouit finalement d'une propreté et d'une blancheur irréprochables. Malgré son action, l'ammoniaque ne ronge pas le linge, puisqu'elle s'évapore immédiatement; le séchage fait disparaître complètement l'odeur de la térébenthine.—*Revue d'Economie rurale.*

RECETTES UTILES.

Pour fumer la viande.

Ceux qui n'ont pas de petite maison spécialement destinée à cette usage, peuvent se servir d'un tonneau vide de mélasse; pratiquer près de la terre une ouverture assez large pour y passer une casserole, avec quelques charbons. Les copeaux secs d'érable sont le meilleur aliment de la fumée, qui ne doit pas être en plus grande quantité qu'il en faut pour entourer le jambon. Les copeaux exigent plus de feu, par conséquent peuvent plus facilement occasionner l'incendie. Ceux qui ne peuvent point se procurer de tonneaux vides de mélasse, peuvent se servir également de grandes boîtes, par exemple de boîtes vides de marchandises.

F. G.

Pour mettre le bardeau à l'épreuve du feu.

Mettre dans un vaste auge, 1 minot de chaux vive, $\frac{1}{2}$ minot de sel de saumure et 5 ou 6 lbs de potasse; répandre sur le tout de l'eau en quantité pour faire fleurir la chaux, et dissoudre la potasse et le sel; plonger dans cette solution les boîtes de bardeaux par un bout, et ensuite par l'autre, et les y laisser chaque fois, pendant deux heures. Enfin, quand le bardeau est employé, laver deux fois de suite, tous les 2 ou 3 ans, le bardeau sur le toit, avec l'eau de la solution.

F. G.

Recette pour conserver le cuir.

Faire fondre, dans le même vase, 20 parties de suif et 3 parties de résine, et bien mêler le tout. Dans un autre

vase, faire dissoudre sept parties de bon savon à laver dans 70 parties d'eau de pluie pure. Faire bouillir le contenu de ce dernier vase, y mêler le contenu du premier, et faire bouillir de nouveau. Cette solution conserve le cuir des chaussures et des harnais surtout.

F. G.

Aiguilles.

Il est de la plus grande imprudence de tenir dans sa bouche des aiguilles, des épingles, etc.; il en résulte les plus grands accidents, souvent la mort. Si un de ces corps était imprudemment introduit dans l'œsophage, il faudrait de suite avoir recours à quelques-uns des moyens que nous allons indiquer.

Quand ces corps ne sont pas descendus bien bas, les doigts quelquefois suffisent pour les extraire; mais ces cas sont les moins fréquents. Alors on emploie des éponges, des pinces, des crochets de fil d'archal, que l'on a grand soin de tenir solidement.

Un autre moyen encore, que l'on a employé quelquefois avec succès, est de faire avaler à la personne imprudente un morceau de viande durcie auquel on a primitivement attaché un bout de fil, et de le retirer; l'aiguille s'y enfonce et on la retire en même temps.—*La médecine pour tous.*

De l'entretien des chaussures de chasse.

Une bonne recette pour maintenir les chaussures de chasse en bon état, est chose si précieuse, que chaque chasseur a la sienne et qu'il la préfère à celle de son voisin, ce qui me paraît si naturel que je n'en fais ni une, ni deux, et je prône hardiment la mienne.

Elle se compose d'huile, de cire jaune et de suif en branche.

On coupe le suif en petits morceaux que l'on met dans un poëlon vernissé, et on le fait fondre sur un feu doux. On écume et l'on retire toutes les fibres, tous les petits muscles, puis on ajoute gros comme une pomme d'api de cire jaune et la valeur d'un verre à pied d'huile de lin, pour $1\frac{1}{4}$ lb de suif.

On remue afin d'opérer le mélange, mais sans pousser à l'ébullition, puis on passe à travers un clair tamis et l'on remplit le vase destiné à conserver la composition qui doit être placée en lieu sec.—*Almanach de la chasse illustré.*

Brebis rogneuse fait souvent les autres teigneuses.
Courage de brebis toujours le nez en l'air.
De brebis ou mouton à courte laine
Espérer grande toison est perdre sa peine.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE

CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

III

LA LOI DE LYNCH

Lorsqu'il sentit que le nœud coulant lui serrait la gorge, il murmura encore :

—O mon Seigneur, ayez pitié de ma pauvre petite âme! —Adieu, Anneken! adieu, jusque dans l'autre monde!

Cette attitude et la dévotion qu'on pouvait lire sur le visage abattu de Donat, inspirèrent de la pitié à quelques-uns des assistants. Cinq ou six s'avancèrent et crièrent à la moustache rousse :

—Arrêtez! arrêtez! ce n'est pas ainsi que doit être appliquée la loi de Lynch! Donnez à ce malheureux le temps de se justifier.

—Pendez-le! pendez-le! criaient d'autres voix.

Mais ceux qui s'étaient opposés à la pendaison immédiate tirèrent leurs revolvers et dirent :

—D'après la loi de Lynch, le peuple est le juge; nous sommes du peuple et nous voulons juger!

La moustache rousse, qui craignait une balle, se tint coi, mais demeura sur le tonneau avec la corde à la main.

Donat fut interrogé en deux ou trois langues différente par ses protecteurs, pour savoir de lui comment il avait le mulet en sa possession; mais la seule chose qu'ils pouvaient comprendre de ses réponses, c'est qu'il avait trouvé le mulet. Le jeune homme, terrifié, pleurait à chaudes larmes et sanglotait tout haut, et son inintelligible langage n'y gagna certes pas en clarté.

Tout à coup le frère du William assassiné accourut d'un store éloigné et exigea en termes furibonds la mort immédiate du coupable.

Ses protecteurs, convaincus qu'on ne pouvait obtenir des éclaircissements satisfaisants de l'accusé, cessèrent de le défendre et se retirèrent.

En un instant, la moustache rousse eut lié la corde au bois, et il levait déjà le pied pour lancer son innocente victime dans l'éternité... quand, tout à coup, un triple cri d'horreur et de rage retentit derrière la foule des assistants. Un jeune homme avec des cheveux blonds, suivi de trois hommes taillés en hercules, sauta dans le cercle, tira, par un mouvement prompt comme l'éclair, un couteau de sa ceinture, coupa la corde, et pressa dans ses bras l'assassin supposé avec les témoignages d'une affection inquiète

—Ah! ah! cria Jean Creps en dirigeant son revolver sur la moustache rousse, toi, tu voulais être le bourreau de ce pauvre Donat! Fais un geste, un seul, et je t'étends par terre comme un chien que tu es!

Il se fit un grand mouvement dans la foule: les uns voulaient voir exécuter la loi

de Lynch ; les autres prenaient le parti de Donat et de ses camarades. Il était très-probable que les couteaux et les pistolets allaient se mettre de la partie et qu'un combat sanglant allait se livrer.

Mais Roozeman, qui tenait encore son ami embrassé, fut profondément ému du danger qui le menaçait. Il s'avança au milieu du cercle et dit d'une voix douce et insinuante et en un anglais très-pur.

—Gentlemen, je vous en prie, laissez-moi parler un instant. Accordez-moi cette grâce que j'implore à mains jointes. Vous m'en serez reconnaissants ; car je vous épargnerai une injustice, que des hommes d'honneur comme vous ne voudraient jamais commettre de propos délibéré. Vous jugerez ; nous nous soumettrons docilement à votre décision, Puis-je parler ?

Ses auditeurs furent touchés, moins encore de ce qu'il disait, que du ton expressif et attendrissant de sa voix.

—Parlez ! parlez ! criait-on de tous côtés.

Alors Roozeman se mit à raconter brièvement, avec une éloquence émouvante, comment ils avaient trouvé le mulet pendant leur voyage, ce qu'ils avaient fait pour sauver d'une mort certaine John Miller, et comment ils avaient vu en chemin, avec une bande de brigands, l'homme même qui était là sur le tonneau et qui voulait, par vengeance contre un innocent, remplir l'office de bourreau. Il raconta également comme quoi John Miller leur avait déclaré que celui qui avait percé son pied d'une balle était un homme avec de longues moustaches rousses et des yeux extrêmement petits.

Cette plaidoirie, quoiqu'elle ne démontrât pas directement l'innocence de l'accusé, avait fait une impression favorable sur beaucoup d'assistants ; mais alors un homme à motié ivre prit la parole, et fit entendre à la foule, avec un tas de plaisanteries qui soulevèrent le rire général, qu'il n'y avait rien à conclure des paroles du précédent orateur, sinon qu'on avait maintenant deux bandits à pendre au lieu d'un. La plupart des assistants l'applaudirent ; des cris de mauvais augure s'élevaient de toutes parts et on paraissait très-décidé à pendre Donat, ainsi que la moustache rousse.

Tout à coup, un homme, qu'à son costume on pouvait reconnaître pour un muletier, perça la foule et s'écria d'une voix qui dominait tout autre bruit :

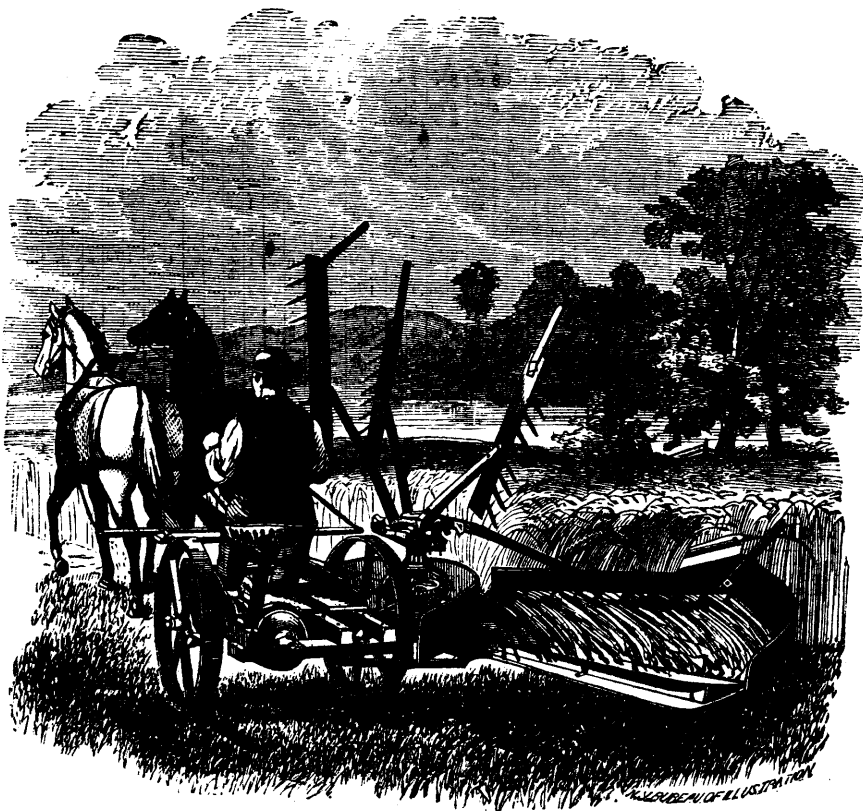
—Gentlemen. écoutez le témoignage de la vérité. J'étais avec le pauvre William lorsque nous fûmes attaqués par les bandits. Celui qui frappa mon pauvre ami d'un coup de feu dans la poitrine n'était autre que l'homme aux longues moustaches et aux petits yeux. Je le reconnais bien, et je réponds sur ma vie de la vérité de mes paroles.

Une tempête de malédictions vengeresses s'éleva du sein de la foule.

—Le bourreau au gibet ! tuez la moustache rousse ! A la corde, le bandit ! cria-t-on de tous côtés.

Voyant que Jean Creps détournait les yeux de lui, la moustache rousse sauta à terre et s'enfuit entre les tentes ; mais un grand nombre de chercheurs d'or le poursuivirent en hurlant, et, comme il allait

B U C K E Y E



FAUCHEUSE, MOISSONNEUSE ET RATELEUSE AUTOMATE,

[PATENTE DE JOHNSON]

MANUFACTURÉE PAR

FROST & WOOD, Smith's Fall, ONTARIO.

Plus de 30,000 vendues l'an dernier aux États-Unis et en Canada

JOHN H. LARMONTH, Agent,

N^o. 33, RUE DU COLLEGE

Vis-à-vis l'ancien Collège, Montréal.

20 mai.—21 C 2jm

atteindre le pied des rochers, il tomba sans vie percé de dix balles...

La foule circula encore pendant un instant ; mais elle s'éclaircit rapidement, et bientôt chacun passa son chemin, comme si rien ne s'était passé.

Donat était inconsolable ; il avait, par une protection particulière du ciel, disait-il, conservé la vie ; mais, en revanche, il avait perdu son cher mulet, puisque les propriétaires l'avaient emmené dans leur tente. Il voyait l'animal de loin, qui le regardait d'un air désolé.

Lorsque ses amis voulurent le conduire plus loin vers les autres stores, il résista pendant quelque temps à leurs instances,

comme si ces pieds refusaient de s'éloigner de son fidèle compagnon de voyage. Les larmes jaillaient de ses yeux et il murmurait un triste adieu.

—Ah ça, s'écria Victor, enchanté d'une idée qui lui vint, comment pourrions-nous dans notre voyage vers le placer inconnu, porter des provisions pour tout un mois, sans le secours d'une bête de somme ? Si nous demandions à acheter le mulet ?

—Impossible ; il coûterait trop cher, répliqua le Bruxellois.

A Continuer.

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 30 Juin 1870.

Table with multiple columns for market locations (Montréal, St. Jean, St. Hyacinthe, Joliette, Beauharnais, Trois-Rivières, Sorel, Québec) and rows for various agricultural products (Farine, Grains, Viandes, etc.) with prices listed in dollars and cents.

LE CONCOURS PROVINCIAL AGRICOLE et INDUSTRIEL POUR 1870

OUVERT AU MONDE ENTIER!

Aura lieu en la Cité de Montréal

MARDI, MERCREDI, JEUDI ET VENDREDI

13, 14, 15 ET 16 SEPTEMBRE

SUR LE TERRAIN, AVENUE MONT-ROYAL

Près du Mile-End.

Prix offerts \$12,000 à \$15,000

Pour la liste des prix et les blancs d'entrée dans les deux départements, s'adresser au Secrétaire du Conseil d'Agriculture, No. 615, rue Craig, à Montréal, ou aux Secrétaires des Société d'Agriculture de Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées dans le Département Agricole devront NÉCESSAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 27 AOÛT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 10 SEPTEMBRE ainsi que pour les objets du Département Industriel.

N. B.—Messieurs les concurrents voudront bien faire leurs entrées aux dates spécifiées ci-haut, après lesquelles le Secrétaire les refusera infailliblement; cet ordre étant nécessaire pour terminer les bâties et autres préparatifs de l'Exposition.

Des arrangements seront faits avec les principales lignes de Chemin de Fer et de Navigation pour rapporter, FRANCO, à destination, tout objet u animal exposé qui n'aura pas été vendu.

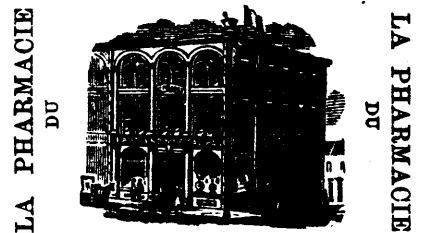
Pour plus amples informations, s'adresser au sousigné, Secrétaire du Conseil d'Agriculture de la Province de Québec,

GEORGE LECLERE,

Secrétaire, C. A. P. Q.

Montréal, 14 Juin 1870.

MALADES, LISEZ CE QUI SUIT



Dr. PICAULT

est la Pharmacie la plus fréquentée de Montréal par les marchands et les familles de la campagne

Les Médecines y sont garanties et les prix sont très modérés

Les malades ont l'avantage de consulter le Docteur sans payer pour la consultation.

75, Rue Notre-Dame, 75

Au coin de la Rue Bonsecours, à l'enseigne du

GROS PILON SUR LA MAISON

Vis-à-vis l'ancien magasin, Montréal.

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR

DUVERNAY, FRERES

No. 16, RUE ST. VINCENT, MONTRÉAL

\$1 par année, payable d'avance.